

“EST-CE AINSI...” 6-12 FÉVRIER 2008

8^{es} JOURNÉES CINÉMATOGRAPHIQUES DIONYSIENNES
CINÉMA **L'ÉCRAN** SAINT-DENIS



COMBAT ROCK

Nova Records présente



NovaTunes 1.7

**SORTIE
LE 28
JANVIER
2008**

NovaTunes 1.7

---> The Soul Jazz Orchestra + The Virgins + Radiohead + Wax Tailor feat Marina Quaisse & A.S.M + Quantic & Nickodemus feat. Tempo + The Do + The Black Seeds + Kit Thomas + Moriarty + Common + Little Dragon + Outlines Feat Abd Al Malik + Dub Pistols Feat Rodney P + M.I.A + Feist + Hocus Pocus + Fanga + José González + K-os

**Le meilleur de la playlist
de Radio Nova**

nova
RADIO

nova
RADIO

www.novaplanet.com

WAGRAM
MUSIC

COMBAT ROCK

*Le rock'n'roll, cette sensualité nouvelle dans le rythme, prémisse d'un nouveau style et d'un nouvel esprit qui allaient envahir la musique...**

Dès 1955, débute une histoire à deux entre le rock'n'roll et le cinéma, deux formes d'expression artistique qui allaient évoluer ensemble et ébranler la société tout entière. Le parcours de cinéma que nous vous proposons à l'Écran narre l'aventure de ce COMBAT ROCK et son impact sur la société et dans le cinéma. Quelques films marquent emblématiquement cette furieuse histoire en illustrant la "libération des pulsions" qu'a représentée le rock.

1955, *Graine de violence* de Richard Brooks va tout d'abord créer un véritable genre cinématographique : des jeunes collégiens détruisent les disques de jazz, pour imposer le "Rock Around the Clock" de Bill Haley and the Comets et remettent en cause l'ordre établi sous la bannière du rock.

Quelques années après, *One Plus One* de Jean-Luc Godard illustre, en filmant l'enregistrement d'une chanson des Stones, le rapport entre rock, révolte, politique et société. Véritable ovni de l'espace ciné-rock, ce film témoigne des liens féconds qui peuvent exister entre une

chanson des Rolling Stones et une révolution sociale en cours.

Dans un autre registre, les films concerts occupent une place majeure. *Gimme Shelter*, *Monterey Pop*, deux manières de filmer et de rendre l'atmosphère d'un spectacle scénique au cinéma. Le concert filmé devient une véritable éthique de création caractérisée par l'usage de la caméra portée, du son direct et d'un montage très soigné.

Du réel au documentaire en passant par la fiction, du cinéma à la musique en passant par le concert filmé, la boucle est bouclée, la musique rock a renouvelé l'esthétique et les genres cinématographiques, elle a aussi marqué notre histoire. La culture rock est ainsi l'une des formes de contestation parmi les plus riches et les plus profondes.

Durant une semaine, nous vous en proposons une illustration en plus de cent œuvres. Ne manquez pas, entre autres, les films du cinéaste Amos Poe, ceux de Peter Whitehead ou bien de Lech Kowalski. Et puisque le rock est avant tout de la musique, venez également partager des concerts, de la Clinik du Dr Schultz à The Magnetix, en passant par la performance de Lydia Lunch, de quoi goûter au vent libre et rebelle du rock'n'roll...

/// BORIS SPIRE, DIRECTEUR DE L'ÉCRAN

* Nick Tosches, *Héros oubliés du rock'n'roll : Les Années du rock avant Elvis*, 10/18, 2003.

LE CINÉMA À L'ŒUVRE EN SEINE-SAINT-DENIS

Depuis plus de vingt ans, le Conseil général de la Seine-Saint-Denis s'engage en faveur du cinéma et de l'audiovisuel de création à travers une politique dynamique.

Cette politique prend appui sur un réseau actif de partenaires et s'articule autour de plusieurs axes :

- le soutien à la création cinématographique et audiovisuelle,
- la priorité donnée à la mise en œuvre d'actions d'éducation à l'image,
- la diffusion d'un cinéma de qualité dans le cadre de festivals et de rencontres cinématographiques en direction des publics de la Seine-Saint-Denis,
- le soutien à la création et à la modernisation des salles de cinéma publiques ainsi qu'à leur dynamique de réseau,
- la valorisation du patrimoine cinématographique en Seine-Saint-Denis,
- l'accueil de tournages par l'intermédiaire d'une Commission départementale du film.

Le festival "Est-ce ainsi que les hommes vivent ?" s'inscrit dans ce large dispositif de soutien et de promotion du cinéma.



“Rock’N’Film”

À Nicole Brenez

Au cours des vingt-cinq dernières années, les industries du cinéma, de la télévision et du disque ont convergé, reflétant et en même temps facilitant l’assimilation du rock’n’roll dans toutes les autres formes de la culture du capitalisme corporatiste (*corporate capitalist culture*). Aujourd’hui, les bandes-son de nombreux films comprennent de la musique pop : si elles injectent ainsi une vitalité qui sans elles manquerait, elles deviennent également une composante importante d’un processus publicitaire réciproque, en particulier lorsqu’elles donnent lieu à des vidéoclips qui servent à relier le film et la musique à la télévision et à d’autres types de médias publicitaires. De même, les *biopics* musicaux ont un effet rétroactif sur quelques artistes séminaux du rock’n’roll – comme Ray Charles ou Johnny Cash –, figures hors la loi et controversées de leur vivant, en leur offrant une respectabilité sociale et l’assentiment général. Dans un même mouvement, la musique a quitté les marges de la culture pour en occuper le centre, et l’histoire de la délinquance sociale et esthétique à laquelle elle fut associée pendant bien des années s’est perdue.

la charge du rock’n’roll

L’entrée en scène du rock’n’roll au milieu des années 1950 fut vécue comme une menace tant musicale que sociale, une culture de la désorganisation hédoniste fondée sur les rythmes sexuellement provocateurs de la musique afro-américaine et sur un fossé générationnel qui libéra la jeunesse en tant que force sociale indépendante et insubordonnée. Nourri presque entièrement par les penchants et les rites de la classe ouvrière, le rock fut associé à la nouvelle menace que constituaient la délinquance juvénile, la mise en commun de la culture des jeunes Noirs et des jeunes Blancs, et en particulier les possibles rapports sexuels entre jeunes filles blanches et garçons noirs. Tous ces thèmes furent abordés dans *Blackboard Jungle* (*Graine de violence*, Richard Brooks, 1955), l’histoire d’un enseignant confronté à des étudiants délinquants dans une école multiraciale des quartiers déshérités de New York : le premier film à inclure le rock’n’roll.

Mais à ce stade de l’histoire, quelques mois seulement après qu’Elvis Presley eut enregistré ses premiers titres au petit Sun Studio de Sam Philips à Memphis, la chanson “Rock Around the Clock” par Bill Haley ne trouva pas sa place au sein du film lui-même. Elle ne put figurer qu’en exergue, comme musique extra-diégétique entendue sur les génériques de début et de fin. Seulement, là, elle prit possession du film et, amplifiée par les systèmes de sonorisation des salles de cinéma, elle cristallisa l’analogie entre rock et criminalité, ce qui valut un succès scandaleux au film et au disque, et activa la première vague de films rock, les “*jukebox musicals*”.

Inaugurés par *Rock Around the Clock* (Fred F. Sears, 1956), ces films cherchèrent à tirer profit de ce qui apparaissait comme un engouement musical présumé passager. Afin de séduire un public composé en majorité d’adolescents, ils se construisirent sur le modèle des programmes radiophoniques et des concerts sur scène animés par Alan Freed, qui exerçaient une influence primordiale sur la propagation de la musique noire auprès des jeunes Blancs : le temps d’une séquence, des groupes de musique chantaient en play-back un ou deux de leurs tubes du moment. Mais ces interprétations étaient encadrées par un récit qui établissait que le rock’n’roll n’avait rien de menaçant, qu’il n’était qu’un simple divertissement inoffensif pour adolescents. Cet assainissement idéologique fut clairement formulé dans plusieurs d’entre eux (dont *Loving You / Amour frénétique*, 1957, le premier film dans lequel Elvis incarne un personnage librement inspiré de sa propre vie) et atteignit des sommets lors de débats télévisés entre leaders communautaires qui finissaient par disculper le récent phénomène musical et ses retombées sociales.

En de rares occasions seulement, le cinéma admit un lien direct entre la charge libidinale de la musique et la contestation sociale. Ce fut cependant le cas avec les deux films suivants d’Elvis, *Jailhouse Rock* (*Le Rock du bagne*, Richard Thorpe, 1957) et *King Creole* (*Bagarres au King Creole*, Michael Curtiz, 1958),

I. NDLT : Il existe plusieurs sortes de “*jukebox musicals*”. Il s’agit en général d’un film musical qui reprend des morceaux préalablement sortis. Parmi eux, les films musicaux biographiques ou *biopics* musicaux.

dans lesquels son génie musical alla de pair avec des activités criminelles. Et mieux encore, avec *Scorpio Rising* (1963) de Kenneth Anger, un film expérimental qui fit revenir la horde de motards rebelles de *The Wild One* (*L'Équipée sauvage*, László Benedek, 1953) en hors-la-loi rock'n'roll animés par un désir satanique morbide, et aussi qui unit le rock'n'roll avec l'explosion se déroulant en parallèle dans le monde du cinéma, le Film Underground. Mais nous étions à présent dans les années 1960, et l'Amérique de la pensée dominante allait bientôt agoniser, non du fait des délinquants juvéniles de la classe ouvrière, mais en raison de la contre-culture de la classe moyenne. Cette conjoncture fit évoluer les rapprochements thématiques du rock'n'roll, et les documents sur les musiciens et les performances purent échapper de leur carcan narratif non-musical.

une révolution culturelle

En présentant les Beatles comme des collégiens indisciplinés, *A Hard Day's Night* (Richard Lester, 1964), leur premier film, caricaturait les films des années 1950 qui traitaient des problèmes sociaux. Sans l'inventivité formelle de Lester, qui mêla le style des premiers films de la Nouvelle Vague et ceux du néo-réalisme britannique, cela aurait donné de la pure guimauve. Mais pour la première fois, l'effervescence musicale trouvait son équivalent filmique dans des intermèdes narratifs surréalistes et des gros plans quasi érotiques du visage des musiciens. Sa fraîcheur vraie (*vérité freshness*) fut poussée plus loin dans le mouvement documentaire du "cinéma direct", notamment à travers les films *Don't Look Back* (1967) et *Monterey Pop* (1968) de D. A. Pennbaker et *Gimme Shelter* (1970) d'Albert et David Maysles. Mais entre-temps advint le documentaire qui fait autorité en matière de rock des années 1960, *Woodstock* (Michael Wadleigh, 1970). *Woodstock* rassembla un éventail du meilleur de la musique de cette période, tout en travaillant la composition en *split-screen*, les surimpressions, les images gelées (*freeze-frames*) et autres effets "psychédéliqués" élargis (*expanded*) développés par le cinéma d'avant-garde. Il rétablit également les connexions du rock'n'roll des débuts : dans ce film, la jeunesse, la sexualité, la délinquance et les Afro-Américains (représentés par Jimmy Hendrix et Sly Stone – les meilleures séquences du film)

deviennent les jalons d'une Amérique régénérée par une révolution culturelle s'appuyant sur la musique.

À l'image de la musique, les feux d'artifices visuels de *Woodstock* unissaient les artistes et les spectateurs en un tout utopique qui reflétait toute l'importance de ce concert dans la mythologie de la contre-culture ; mais *Gimme Shelter* réduisit bien vite ces illusions à néant. *One Plus One* (Jean-Luc Godard, 1968), *Performance* (Donald Cammell et Nicolas Roeg, 1970), *Cocksucker Blues* (Robert Frank, 1972) et d'autres films de cette époque forgèrent la légende des Rolling Stones en leur donnant le titre mythique de "Leurs Majestés sataniques", les "mauvais garçons" du rock qui en incarnaient toute la hâblerie sexuelle et l'irresponsabilité sociale. Même si *Gimme Shelter* montra l'éclatante vitalité avec laquelle les Stones s'emparèrent du *rhythm 'n' blues*, le moment critique où l'on voit Mick Jagger, pitoyable, incapable d'empêcher les Hells Angels de tuer un homme noir, révéla l'impuissance du groupe et symbolisa en outre l'anéantissement du rapprochement entre les races qui avait nourri le rock'n'roll.

Ensuite, dans les années 1970, la tradition première vola en éclats et les films les plus forts s'attachèrent à exploiter certaines niches : par exemple le reggae dans *The Harder They Come* (*Tout, tout de suite*, Pery Henzell, 1972), le heavy metal dans *The Song Remains the Same* (Peter Clifton et Joe Massot, 1976) et le disco dans *Saturday Night Fever* (*La Fièvre du samedi soir*, John Badham, 1977). Ou alors ils se concentrèrent sur les deux traditions qui, combinées, avaient donné naissance au rock'n'roll, c'est-à-dire soit sur la musique noire : la *soul* dont regorgent *Shaft* (*Shaft, les nuits rouges de Harlem*, Gordon Parks, 1971), *Super Fly* (Gordon Parks Jr., 1972) et d'autres films de la Blaxploitation ; soit sur la blanche : *Payday* (Daryl Duke, 1973), *Nashville* (Robert Altman, 1975) et d'autres films traitant de musique country. Dès le milieu de la décennie, ce clivage racial fut renforcé par l'émergence autonome de ce qui depuis constitue les deux plus importantes traditions de la musique populaire, le hip-hop noir et le punk blanc.

Bien que cela semblât à première vue peu probable, le punk modifia en profondeur les possibilités du film de rock'n'roll. Non seulement cette nouvelle musique renouvela la désorganisation sociale et le scandale esthétique qui caractérisaient le rock des premiers temps,

mais en outre, deux autres de ses aspects ouvrirent de nouvelles voies cinématographiques.

la brèche punk

Premièrement, l'esthétique du précepte "Do-It-Yourself" (DIY) propre au punk favorisa toute une série de projets de films amateurs et semi-amateurs, dont la valeur inhérente à une production artisanale répondait à la position antisociale du punk et ses morceaux parfois rudimentaires. Ces formes de documentaires *underground* n'étaient pas entièrement nouvelles ; *Andy Warhol's Exploding Plastic Inevitable* (Ronald Nameth, 1967) et *Pink Floyd London '66-'67* (Peter Whitehead, 1967) constituaient des précédents de taille, mais avec le punk, elles prirent une importance nouvelle. *The Punk Rock Movie* (1978) en est l'exemple classique : un assemblage de films Super-8 sonores de deux minutes trente, la durée d'une cartouche pellicule, tournés par Don Letts au Roxy club à Londres entre 1977 et 1979, qui montre des performances des Sex Pistols, des Slits, de Siouxsie & the Banshees, X-Ray Spex et d'autres groupes du début du punk. *The Blank Generation* (1976) d'Amos Poe et *D.O.A.* de Lech Kowalski (1981) sont des projets similaires : dans le premier, tourné en direct au CBGB, le club de New York où le punk fit ses premières armes, défilent toutes les stars de la scène américaine, parmi lesquelles Patti Smith, Blondie, Television, les Ramones et les Talking Heads ; tandis que le second montre principalement les Sex Pistols ainsi que d'autres groupes anglais.

Deuxièmement, le punk, bien que d'abord un courant musical, fut une brèche culturelle qui perça presque au même moment dans divers médias, les médias visuels en particulier, de sorte qu'il demeura toujours photogénique et *a priori* cinématographique – un fait bien perçu par le cinéma dominant et la télévision, qui ont immédiatement utilisé la figure du punk pittoresque avec crête à l'iroquoise, donc menaçant, chaque fois qu'ils avaient besoin d'un vaurien moderne. En conséquence et de manière plus convaincante qu'avec aucune autre étape du rock'n'roll, il devint possible de penser un film en tant que film punk, non parce qu'il faisait le portrait de musiciens ou de fans, mais parce qu'il possédait des qualités esthétiques analogues ou homologues aux propriétés de la musique punk. Et ainsi ne tardèrent pas à émerger plusieurs écoles cinématographiques auxquelles l'obscénité, un caractère primitif ou

d'autres formes de transgressions donnaient des allures "punk" : les travaux de Beth et Scott B., Vivienne Dick, Eric Mitchell ainsi que d'autres cinéastes Super-8 du mouvement "No Wave" d'une part, et les films de Richard Kern (souvent avec Lydia Lunch en vedette) et Nick Zedd de l'autre, étaient des prototypes américains très vite repris dans d'autres pays.

Ces projets et d'autres mobilisèrent un éventail considérablement élargi de modes de production cinématographique qui tentèrent de casser le monopole du cinéma industriel, de la même façon que les petits labels de disques punks indépendants défièrent le cartell de l'industrie musicale. Mais y compris pour ceux qui n'appréciaient pas la musique punk, la culture punk était visuellement si saisissante et socialement si polémique que les studios ne purent s'empêcher de l'exploiter.

Comme les films punks eux-mêmes, ces films de studio en revenaient sans cesse aux Sex Pistols. *The Great Rock and Roll Swindle* (*La Grande escroquerie du rock'n'roll*, Julien Temple, 1980), *Sid and Nancy* (Alex Cox, 1986) et *The Filth and the Fury* (*L'Obscénité et la fureur*, Julien Temple, 2000), essayèrent, chacun à leur manière, de reproduire filmiquement certains aspects de l'esthétique de la transgression des Sex Pistols, en proposant plusieurs versions de leur signification sociale : ce phénomène émanait-il véritablement d'une poussée culturelle de la classe ouvrière ou s'agissait-il seulement d'une escroquerie imaginée de toutes pièces par Malcolm McLaren² afin de mettre un bâton dans les roues de l'industrie culturelle – ou était-ce simplement un moyen de se faire de la publicité et de l'argent ?

C'est ce contexte, celui où la musique la plus dérangeante et la plus subversive peut être incorporée au cinéma dominant, qu'il nous faut revisiter : ces moments où des formes de musique visuelle exigeantes et parfois scandaleuses furent créées, où la musique constituait le ressort de la contestation cinématographique.

/// **DAVID E. JAMES**

professeur au département Cinéma- Télévision,
University of Southern California,
auteur du livre *Rock 'N' Film:
The Pop Musical* (à paraître en 2008)

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Ghislaine Lassiaz

2. Le manager des New York Dolls et des Sex Pistols dans les années 1970.

index des films

- 2@** de Tony Cokes (37)
3# de Tony Cokes (37)
5000 doigts du Docteur T. (les)
de Roy Rowland (10)
6^ de Tony Cokes (37)
Ad Vice de Tony Cokes (37)
Affaire des Divisions Morituri (l')
de F.J. Ossang (33)
Amos Poe-cinématon n° 163
de Gérard Courant (20)
Andy Warhol's EPI de Ronald Nameth (22)
Assassins: A Film Concerning Rimbaud
de Todd Haynes (40)
Bad Brains Movie (the)
de Paul Bishow et John Hagerhorst (16)
Black Box de Beth B. et Scott B. (34)
Blank Generation (the) d'Amos Poe et
Ivan Král (21)
Blues Brothers (the) de J. Landis (43)
Born to Lose de Lech Kowalski (12)
Bouton rouge (43)
Brune et moi (la) de Philippe Puicouyoul (39)
Building a Broken Mousetrap
de Jem Cohen (18)
Chant des hyènes (le) de F.J. Ossang (16)
Chant sauvage: le Ménestrel
de Chaab Mahmoud (32)
Christine de John Carpenter (41)
Clean d'Olivier Assayas (17)
Combo de Philipp Schmid (19)
Coquille et le Clergyman (la)
de Germaine Dulac (19)
D.O.A. de Lech Kowalski (14)
Death Valley '69 de Richard Kern (45)
Dernière Énigme (la) de F.J. Ossang (33)
Docteur Chance de F.J. Ossang (38)
Don't Look Back de D.A. Pennebaker (40)
Easy Rider de Denis Hopper (42)
eddie d Presents d'eddie d (18)
Entrées de secours
de Jérôme de Missolz (14)
**Eric Burdon & The New Animals, "When
I Was Young"** de Peter Whitehead (44)
Evening's Young (the) de Dieter Meier (44)
Fingered de Richard Kern (45)
Fire! Hendrix de Dara Birnbaum (37)
F.J. Ossang-cinématon n° 52
de Gérard Courant (16)
Foreigner (the) d'Amos Poe (32)
Gimme Shelter des frères Maysles
et Charlotte Zwerin (33)
Graine de violence de Richard Brooks (9)
Hello Skinny de Graeme Whiffler (44)
Hey is Dee Dee Home de Lech Kowalski (16)
I'm a Victim of This Song de P. Rist (19)
Idoles (les) de Marc'O (39)
Iguana de Susan Ingraham (19)
Invocation of My Demon Brother
de Kenneth Anger (33)
Jean-Loup et Pierrick font de la musique
de Pierrick Sorin (19)
Jimi Hendrix de S. & W. Vasulka (19)
Jimi Hendrix Experience (the), "Hey Joe"
de Peter Whitehead (44)
Jimmy James & The Vagabonds
de Peter Whitehead (44)
Jinx de Graeme Whiffler (44)
Joueur de flûte de Hamelin (le)
de Jacques Demy (11)
Joy Division de Grant Gee (44)
Jubilee de Derek Jarman (14)
Kant d'Eric Duyckaerts (18)
Kurt Cobain: About a Son
d'AJ Schnack (46)
Kustom Kar Kommandos
de Kenneth Anger (41)
Last Days de Gus Van Sant (47)
Led Zeppelin Live at the Royal Albert Hall
de Peter Whitehead (35)
Little Richard de D.A. Pennebaker
et Chris Hegedus (13)
Little Richard Story (the)
de William Klein (13)
Macadam à deux voies de M. Hellman (42)
Man in the Dark Sedan
de Graeme Whiffler (44)
Manu Anessi de Dominique Furgé (18)
Mona et moi de Patrick Grandperret (13)
Monday Morning Countdown
de F.J. Ossang (38)
Monterey Pop de D.A. Pennebaker (41)
New Old de Pierre Clémenti (39)
Nico, "I'm Not Sayin'"
de Peter Whitehead (44)
Night Lunch d'Amos Poe (20)
Nous, enfants du Rock
de Michel Vuillemet (21)
Offenders (the) de Beth B. et Scott B. (34)
One Minute Movies
de Graeme Whiffler & the Residents (44)
One Plus One de Jean-Luc Godard (32)
Outsiders de Francis Ford Coppola (10)
Permanent Vacation de Jim Jarmush (22)
Phantom of the Paradise
de Brian De Palma (17)
Pink Floyd London '66-'67
de Peter Whitehead (31)
PM Magazine/Acid Rock
de Dara Birnbaum (37)
Pop-Pop Video: Kojak/Wang
de Dara Birnbaum (37)
Punk Fiction de Ph. Puicouyoul (39)
Queen is Dead (the) de Derek Jarman (14)
Right Side of My Brain (the) de R. Kern (45)
Rock du baigne (le) de Richard Thorpe (9)
Rock My Religion de Dan Graham (37)
**Rolling Stones, "Have You Seen Your
Mother Baby"** de Peter Whitehead (44)
Rolling Stones, "Lady Jane"
de Peter Whitehead (44)
**Rolling Stones, "Let's Spend the Night
Together"** de Peter Whitehead (44)
Rolling Stones, "We Love You"
de Peter Whitehead (44)
Rude Boy de J. Hazan et D. Mingay (36)
Sailor et Lula de David Lynch (46)
Scorpio Rising de Kenneth Anger (10)
Silencio de F.J. Ossang (38)
Some Velvet Morning
de Nathalie Bujold (18)
Songs For Swinging Larvae
de Graeme Whiffler (44)
Sonic Youth, "Do You Believe in Rapture?"
de Braden King (18)
Sorry Mister d'Ulrike Rosenbach (19)
Submit to Me de Richard Kern (45)
Submit to Me Now de R. Kern (45)
Subway Riders d'Amos Poe (40)
Super Jet de Samuel Rousseau (19)
Sweet Toronto de D.A. Pennebaker (11)
Third Reich and Roll de The Residents (44)
Tonite Let's All Make Love in London
de Peter Whitehead (31)
Trésor des Îles Chiennes (le)
de F.J. Ossang (16)
Un ange passe de Philippe Garrel (43)
Unfinished de Lech Kowalski (13)
Unmade Beds d'Amos Poe (21)
Velvet Underground and Nico (the)
d'Andy Warhol (22)
Vince Taylor, "Tell Me What I Say"
de Daidy Davis Boyer (9)
Violent Days de Lucile Chaufour (47)
WGG Test de Paul McCarthy (19)
What Happened in New Orleans?
de Lech Kowalski (12)
Why Are We Here? de Graeme Whiffler (44)
Wild World of Lydia Lunch (the)
de Nick Zedd (45)
Zona Inquinata de F.J. Ossang (33)

mardi

5

FÉVRIER

ÉCRAN 1 19:00

soirée d'ouverture (sur invitation)

VINCE TAYLOR, "TELL ME WHAT I SAY"

DE DAIDY DAVIS BOYER

France/1961/noir et blanc/3'/vo/vidéo

LE ROCK DU BAGNE

JAILHOUSE ROCK

DE RICHARD THORPE

États-Unis/1957/noir et blanc/1h36/vostf/35 mm

avec Elvis Presley, Judy Tyler, Mickey Shaughnessy,

Vaughn Taylor, Jennifer Holden

musique : Elvis Presley

Vince Everett, qui est manoeuvre, tue accidentellement un homme, Ken, qui lui avait cherché querelle dans un bar. Envoyé en prison, il y fait la connaissance de Hunk Houghton dont il partage la cellule et qui est un ancien chanteur. Hunk apprend à Vince à chanter et il fait signer à son poulain un papier dans lequel Vince s'engage à lui donner la moitié de ses – futurs – gains. Il cache à Vince le courrier important reçu à l'occasion d'un show. Vince sort de prison et rencontre Peggy Van Alden qui travaille dans une compagnie de disques. Elle l'aide à enregistrer et, grâce à elle, il devient bientôt célèbre. [...]

Jailhouse Rock est le troisième film – après *Love Me Tender* et *Loving You* – d'Elvis Presley et son meilleur, grâce à un scénario très dramatique et réaliste, et à une réalisation efficace de Richard Thorpe qui retrouve à cette occasion l'authenticité et la dureté de certaines des productions de la Warner Bros. d'antan. Le fait que plusieurs éléments de l'histoire ressemblent d'ailleurs à la propre destinée d'Elvis Presley apporte au film un indiscutable élément de vérité. [...] L'une des répliques de *Jailhouse Rock* demeure l'une des plus célèbres de la carrière d'Elvis. Face à Peggy qui lui reproche sa conduite, Vince répond : « *That ain't tactics, honey. It's just the beast in me.* »

/// PATRICK BRION, LA COMÉDIE MUSICALE, LA MARTINIÈRE, 1993.

mercredi

6

FÉVRIER

ÉCRAN 2 13:45

GRAINE DE VIOLENCE

BLACKBOARD JUNGLE

DE RICHARD BROOKS

États-Unis/1955/noir et blanc/1h41/vostf/35 mm

avec Glenn Ford, Anne Francis, Louis Calhern, Sidney Poitier,

Margaret Hayes, Vic Morrow

musique : Bill Haley, Stan Kenton, Bix Beiderbecke

Richard Dadier, récemment démobilisé de l'armée de l'Air, trouve une place de professeur dans une école professionnelle située à New York, la North Manual Trade High School. Mais l'emploi n'est pas de tout repos : les élèves se comportent comme des têtes brûlées. Ils ne respectent rien, et surtout pas leurs professeurs, symboles de l'autorité.

« One o'clock, two o'clock, three o'clock, rock, rock, rock around the clock ». Qui ne se souvient des premières mesures de "Rock Around the Clock" ? Qui a oublié que cette célèbre chanson de Bill Haley et de ses Comets illustre musicalement le générique de *Blackboard Jungle*, un film à bien des égards historique ? D'abord, le titre : *Blackboard Jungle* – les deux termes sonnent dur et mat. Ensuite, ce film de Richard Brooks se révélera, de par son immense succès, le premier d'une longue liste de pellicules mettant en scène des adolescents en rébellion [...] Enfin, pour la première fois, un cinéaste associait cette foisonnante écume libertaire à une musique, le rock and roll, donc à une culture. Dès lors, le rock devenait plus qu'un simple genre musical, fortement emprunté au *rhythm and blues* des Noirs, mais bel et bien une pratique : subversive dans sa démarche, fulgurante dans sa beauté, délibérée dans son affirmation.

/// JONATHAN FARREN, CINÉ-ROCK, ALBIN-MICHEL/ROCK AND FOLK, 1979

MERCREDI 6 FÉVRIER

ÉCRAN 1 14:30

les classiques de l'enfance à partir de 8 ans

**LES 5 000 DOIGTS
DU DOCTEUR T.**

THE 5 000 FINGERS OF DR. T.

DE ROY ROWLAND

États-Unis/1953/couleur/1 h 28/vostf/35 mm

avec Tommy Rettig, Peter Lind Hayes, Mary Healey,
Hans Conried

musique : Frederick Hollander

Bart a 9 ans et adore le base-ball. Mais il doit tous les soirs suivre les interminables leçons de piano du professeur Terwilliker. Désabusé, Bart s'endort bercé par le métro-nome. Et voici que le plus délirant des rêves commence.

Ce film fut surtout une idée de Stanley Kramer, producteur promoteur de sujets sociaux (*The Men* de Zinneman) quelque peu révolutionnaires pour la Columbia, qui comptait à l'origine réaliser le film et fut subjugué par le côté subversif, anti-culturel ("punk") du scénario de Ted Geisel (*Dr. Seuss*), auteur de dessins animés et livres pour enfants. [...] Dr T. capture des enfants dans sa forteresse, gardée par des jumeaux siamois reliés par la barbe et se déplaçant en patins à roulettes, pour leur faire interpréter son insipide concerto à 1 000 mains sur un interminable piano à deux claviers, sinueux comme une route. En même temps, il enferme dans un "dungeon" réminiscent des geôles de films de cape et d'épée, les "non-piano players", musiciens ayant le mauvais goût de ne pas jouer du piano, en un ballet *insensé*, festival de "non-sens", où le joueur de triangle s'élance vers son instrument à l'aide d'un trapèze et le "joueur de sonnette d'alarme" vise le sien avec un pistolet à flèches, etc.

/// VINCENT OSTRIA, CAHIERS DU CINÉMA N°354, DÉCEMBRE 1983

SCORPIO RISING**DE KENNETH ANGER**

États-Unis/1963/couleur/28'/vo/16 mm

avec Bruce Byron, Johnny Sapienza, Frank Carifi
musique : Ricky Nelson, The Ran-Dells, Martha and
The Vandellas, Little Peggy March, The Angels,
Bobby Vinton, Elvis Presley, Ray Charles

« Une vision transcendée du mythe du motard américain. La machine comme totem, du jouet à la terreur. Thanatos en chrome et cuir noir. Dédié à Jack Parsons, Victor Childe, Jim Powers, James Dean, T. E. Lawrence, Hart Crane, Kurt Mann, à la Société des Spartans, aux Hell's Angels et à toute la jeunesse attendée qui ne suivra jamais l'appel du Frère Amour. » KENNETH ANGER

OUTSIDERS**DE FRANCIS FORD COPPOLA**

États-Unis/1982/couleur/1 h 31/vostf/35 mm

avec C. Thomas Howell, Matt Dillon, Ralph Macchio,
Patrick Swayze, Rob Lowe, Emilio Estevez, Tom Cruise
musique : Stevie Wonder, Van Morrison, R.C. Bannon,
David Allan Coe, The Marketts

Quand les *Greasers* s'enervent, les *Socs* n'ont qu'à bien se tenir. Ponyboy est un Greaser, un prolo, même s'il frime moins que Dallas, son modèle avec quelques années de plus. Parce qu'ils ont dragué une fille des *Socs*, Ponyboy et Johnny ont des ennuis. Un type est tué, fuite des deux gosses, comment s'en sortir ?

[...] *Outsiders* revisite tout le cinéma de Nicholas Ray, avec une impudence, une franchise, une gaieté, qui font plaisir à voir. Ralph Macchio qui joue le petit Johnny, meurtrier par peur, hyper émotif, gamin, est un double parfait (et formidable) de Sal Mineo dans *la Fureur de vivre*. Surtout, il y a cette idée que tout, dans cette histoire, est *bigger than life*. Sans avoir pris de défonce ou de drogue particulière, les trois héros sont comme James Manson dans *Derrière le miroir*: ils voient tout plus gros. Plus grand que la vie, plus vite, plus speed. Avec cette idée qu'il y a des sentiments, des émotions qu'on éprouve qu'une fois.

[...] *Outsiders* est beau comme un poster en mouvement. Tragique comme un vieux rock sentimental.

/// LOUIS SKORECKI, LIBÉRATION, 07/09/1983

MERCREDI 6 FÉVRIER

ÉCRAN 1 } 16:15

les classiques de l'enfance à partir de 9 ans

LE JOUEUR DE FLûTE DE HAMELIN

THE PIED PIPER OF HAMELIN

DE JACQUES DEMY

Grande-Bretagne/1971/couleur/1 h 30/vostf/35 mm

avec Donovan, Donald Pleasence, John Hurt, musique: Donovan

Le Joueur de flûte s'inspire de la légende du XIV^e siècle qui raconte comment un joueur de flûte avait débarrassé une ville de ses rats en les noyant dans la mer. Jacques Demy a gardé le thème mais l'a enrichi de nombreux personnages et situations qui donnent à la légende une signification beaucoup plus vaste. [...] Quand intervient le joueur de flûte (interprété par le musicien Donovan), c'est pour, beaucoup plus que de ses rats, débarrasser Hamelin de la cupidité, de la guerre, du racisme et de l'intolérance. Et quand, dupé par le bourgmestre, il prend sa revanche en emmenant à sa suite, au petit matin, tous les enfants de Hamelin, c'est dans un sens tout différent de celui de la légende: la jeunesse, tournant le dos à la corruption, prépare un monde nouveau. [...] Il n'y a pas de trace, contrairement à *Peau d'âne*, de féérique volontaire, de merveilleux dit poétique. La poésie, ici, est ailleurs: dans le personnage de ce joueur de flûte qui donne à son art une portée révolutionnaire.

/// ALAIN RÉMOND, TÉLÉRAMA N° 1355, 31/12/1975

MERCREDI 6 FÉVRIER

ÉCRAN 1 } 18:15

SWEET TORONTO/KEEP ON ROCKIN'

DE D.A. PENNEBAKER

États-Unis/1988/couleur/2 h 00/vo/vidéo/inédit

avec J. Lennon, Yoko Ono, Jerry Lee Lewis, E. Clapton, Little Richard

C'est à Toronto qu'eurent lieu, le 13 septembre 1969, douze heures de rock'n'roll sous l'emblème de la paix et où se produisirent toutes les grandes gloires du genre en compagnie du nouveau groupe de John Lennon, The Plastic Ono Band, qui prenait ainsi son essor en se produisant pour la première fois en public. De ce concert résultera le premier album en solo de John Lennon, le fameux et très controversé *Live Peace In Toronto*. Ce film est sorti en France en 1973 sous le titre *Les Rois du rock*, amputé de la partie – sans doute la plus étonnante – consacrée à la prestation des Plastic Ono Band.

Chronique d'une mort annoncée: les films rock de Lech Kowalski

Automne 1977. New York ne s'émeut guère du raz-de-marée punk qui affole l'Angleterre. Parce que c'est ici qu'il est né en tant que musique – New York Dolls en 1972, Ramones en 1974 –, parce que la charge politique n'y prend pas la forme d'une violence médiatique, mais structure l'existence et l'art d'un monde souterrain autonome. Né à Londres de parents polonais, installé à New York en 1971, Lech Kowalski est en 1977 un acteur et témoin important de l'underground new-yorkais. Sous l'influence de Shirley Clarke et Tom Reichman, il a réalisé une série de films dans et sur l'industrie du porno, que vient de clore son premier long métrage, *Sex Stars*. Lorsqu'il part à l'hiver 1977 sur les traces des Sex Pistols en tournée américaine, Kowalski ne fait que prolonger son immersion dans un milieu qu'il a fait sien depuis son adolescence: une sous-culture où se mêlent le rock, la drogue et le sexe.

Dead On Arrival: en 1981, le punk est mort depuis longtemps, mais c'est manquer la beauté singulière du film que de n'y voir que la chronique d'une désintégration. Après vingt ans de liquidation via Thatcher et Blair, il apparaît comme l'émouvante élégie d'une certaine Angleterre. Les Sex Pistols ne sont que le symptôme spectaculaire d'une ultime décharge d'énergie populaire, dont *D.O.A.* compose un tableau éclaté et précis. Comme dans tous ses films, Kowalski néglige le bon goût et les prescriptions esthético-morales du documentaire pour sculpter sa matière hétérogène avec un génie musical du montage. Il ne craint pas le clip et prouve que cette forme peut atteindre à la plus haute efficacité descriptive – *Breakdance Test*. Parmi les nombreux >>>

>>> clips enchaînés dans *D.O.A.* au son des Pistols, The Clash, Sham 69 ou des merveilleux X-ray Spex, celui de *God Save the Queen* condense en deux minutes le présent et l'avenir de l'Angleterre: claire promesse et sombre prophétie d'une foule d'enfants blancs et noirs sautillant et riant sur le "no future" des Pistols.

Loin de se limiter au genre "documentaire musical", la série des films rock de Lech Kowalski compose la précieuse archive d'un monde disparu: l'underground new-yorkais. C'est avant tout sur les visages, que Kowalski saisit l'éclat et l'ombre d'un présent promis au néant. Visages anonymes qui gravitent autour de celui de Johnny Thunders et des autres stars underground de *Born to Lose* (2001). *The Last Rock and Roll Movie*: le film porte bien son sous-titre. Parce que le leader des Heartbreakers reste l'ultime icône rock, petite frappe flamboyante et junkie suicidaire, parce que le montage de Kowalski chauffe d'une même flamme ses captations des Heartbreakers en concert, des interviews des proches de Thunders et les archives vidéo des New York Dolls par Bob Gruen. Parmi les interviews, celle de Dee Dee Ramone se distingue par la générosité de la parole et celle de sa mise en scène: le visage marqué, l'œil brillant et les tatouages du bassiste des Ramones découpés dans le noir. Kowalski n'arrache pas au gentil junkie de piquants secrets, il rend hommage à un héros, un survivant, sculpte son monument. Douze ans plus tard, lorsque Dee Dee meurt à son tour d'une overdose, l'interview fournit la trame d'un affectueux portrait, *Hey is Dee Dee Home*. Autant que les derniers feux du rock, la vie avec la dope est l'autre sujet des films jumeaux que sont *Born to Lose* et *Hey is...* On pense à *The Dark Stuff*, le livre de Nick Kent sur le sinistre "envers du rock" rongé par la drogue. Mais quand la chronique de Kent tourne parfois à la facile démythification, Kowalski ne distingue jamais l'envers de l'endroit. Il ne sépare pas les lâchetés des héroïsmes, ne juge personne, mais restitue comme personne l'énergie aujourd'hui éteinte, la vérité fiévreuse d'un monde perdu.

/// CYRIL NEYRAT

MERCREDI 6 FÉVRIER

ÉCRAN 2 18:00

séance en présence de Lech Kowalski

BORN TO LOSE

(THE LAST ROCK AND ROLL MOVIE)

DE LECH KOWALSKI

États-Unis/2001/couleur/1 h 44/vostf/vidéo

avec Willy DeVille, Wayne Kramer, Dee Dee Ramone,

John Spacey, Sylvain Sylvain, Johnny Thunders, Mick Webster

La vie et la mort de Johnny Thunders, chanteur et guitariste légendaire des années 1970 (The New York Dolls et The Heartbreakers).

C'est l'histoire classique d'un artiste qui défie consciemment les valeurs acceptées de la société, qui cherche à procurer à son public une vision qui transcende le conformisme aveugle, et qui finalement est détruit dans le processus. Sélection de plus de cinq cents heures d'enregistrement, ce film est une chronique unique d'une époque où l'underground new-yorkais n'était pas simplement une déclaration de mode ou une astuce commerciale pour faire vendre, mais une explosion vibrante d'énergie rebelle qui oscillait entre absurdité comique et totale tragédie.

WHAT HAPPENED IN NEW ORLEANS?

DE LECH KOWALSKI

États-Unis/1991-2007/couleur/33'/vostf/vidéo/inédit

avec Johnny Thunders, Willy DeVille

« En 1991, Johnny Thunders est allé à la Nouvelle-Orléans, personne ne sait vraiment pourquoi. Voulait-il s'y installer? Voulait-il enregistrer un album? Voulait-il écrire des nouvelles chansons? Allait-il y visiter des amis qui vivaient là-bas? Avant de partir pour la Nouvelle-Orléans, Johnny a écouté des chansons enregistrées par Willy DeVille. Il est descendu dans un hôtel du quartier français juste à côté de chez Willy DeVille. Moins de vingt-quatre heures plus tard, on le retrouvera mort dans sa chambre d'hôtel et aujourd'hui encore la police n'a pas résolu le mystère de sa mort. De nombreux personnages du quartier français ont pourtant des choses à raconter sur ce qui est arrivé à Thunders le 21 juin 1991... » LECH KOWALSKI

MERCREDI 6 FÉVRIER

ÉCRAN 1 } 20:30

séance suivie d'une rencontre avec
William Klein, animée par **Thierry Jousse**,
ex-rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma*,
cinéaste, producteur à France Musique

LITTLE RICHARD

DE D.A. PENNEBAKER ET CHRIS HEGEDUS

États-Unis/1991/couleur/30'/vo/vidéo/inédit

Le concert intégral et original de Little Richard au Toronto Rock and Roll Revival Festival en 1969.

THE LITTLE RICHARD STORY

DE WILLIAM KLEIN

Canada-Allemagne/1980/couleur/1 h 30/vostf/vidéo/inédit

« Dans ma série de super-Noirs de légende, c'est le troisième. Comme James Brown et Otis Redding Richard sortait d'une petite ville du Sud, Macon, en Georgie. Une ville aussi séduisante que Tourcoing. Dans les églises du coin, on voit des adolescentes et des grosses mèmes qui chantent "Glory Halleluia" en hurlant à s'arracher la gorge. Little Richard a mis ce hurlement dans le rock. Mick Jagger, Paul McCartney, etc. l'ont imité. Richard avait ce génie de traduire en style scénique les modèles de son quartier que nous ne connaissons pas. J'en ai retrouvé, ils sont dans le film. Dans les années 50, l'explosion Richard a révolutionné le rock. Il était vraiment le King quand il est venu en Europe. Après, il s'est arrêté. Il avait des dettes invraisemblables envers le fisc. Alors il est devenu ministre du culte. Le tournage était un roman. Enfin... c'était surtout pour moi une façon de parler de l'Amérique. » WILLIAM KLEIN

MERCREDI 6 FÉVRIER

ÉCRAN 2 } 20:45

séance suivie d'une rencontre avec
Patrick Grandperret et **Lech Kowalski**

MONA ET MOI DE PATRICK GRANDPERRET

France/1989/couleur/1 h 30/35 mm/avec Denis Lavant,

Sophie Simon, Antoine Chappey, Johnny Thunders,

Jean-François Stévenin, musique : Johnny Thunders

Une fois défini le cadre physique (un loft) où évolueront les personnages, sur une toile de fond sociale très années 70

(quatre zonards qui tâtent du rock et de la drogue en amateurs), le film va révéler par petites touches la disproportion entre les aspirations velléitaires des anti-héros et leur rêve mythique du rock'n'roll, qui se cristallise sur une "star" emblématique (Johnny Valentine alias Johnny Thunders). Contrairement à ce que le titre induit, *Mona et moi* n'est pas l'histoire d'amour d'un jeune bluffeur, Pierre et de sa petite amie "trop belle pour lui", Mona, mais le récit des aventures d'une bande de pieds nickelés qui ont instauré le hasard comme règle de vie.

[...] Loin de chercher la quadrature du cercle, la perfection scénarique vers laquelle s'escriment trop de cinéastes, Grandperret organise un vrai récit picaresque à partir de bribes arrachées au réel. On sent le rôle crucial du montage, démarche typiquement documentaire, pour donner une cohérence narrative à un film tourné presque au jugé, au feeling... Cette cuisine de montage, qui fait surgir des fautes de raccord criantes, confère à *Mona et moi* une impression de liberté, de vie, tout simplement, qui manque cruellement au cinéma actuel.

/// VINCENT OSTRIA, CAHIERS DU CINÉMA N° 430, AVRIL 1990

UNFINISHED DE LECH KOWALSKI

États-Unis/1982-2007/couleur/1 h 00/vostf/vidéo/inédit

avec Johnny Thunders

« J'ai commencé ce film avec Johnny Thunders en 1982. La première scène que nous avons réalisée était inspirée par une image du Christ sur le chemin de croix. Nous avons utilisé des passages de la Bible comme script et filmé dans le sous-sol d'un lugubre hôtel social de la vingt-deuxième rue de Manhattan. Plus tard, j'ai filmé Johnny en concert au Mudd Club de New York. Après avoir filmé plusieurs scènes, Thunders et son manager ont dû quitter New York subitement. Son manager était impliqué dans une histoire de meurtre et Johnny s'est installé en Europe. Les rushes étaient stockés dans un laboratoire. Quelques années plus tard, la plupart des laboratoires de New York ont fermé et une partie des rushes fut perdue. Le film a finalement été fini avec les rushes que j'ai pu sauver. » LECH KOWALSKI

jeudi

7

FÉVRIER

ÉCRAN 1 > 18:30

THE QUEEN IS DEAD

DE DEREK JARMAN

Grande-Bretagne/1986/couleur/13'/vo/vidéo

musique : The Smiths

Clips de trois chansons des Smiths: "The Queen is dead" "There is a light that never goes out" et "Panic".

JUBILEE

DE DEREK JARMAN

Grande-Bretagne/1977/couleur/1 h 43/vostf/35 mm

avec Jenny Runacre, Jordan, Wayne County, Orlando,

Adam Ant, Richard O'Brien, The Slits

musique : Brian Eno, Adam and the Ants, Wayne County

and the Electric Chairs, Suzi Pinns, Man eaters, Chelsea,

Siouxsie and the Banshees, Amilcar

« *Le phénomène punk me paraît être un mouvement authentiquement populaire, et toute personne voulant faire un film sur l'Angleterre doit le prendre en considération... Je ne veux pas particulièrement que les gens aiment ce que Jubilee décrit. J'espère simplement qu'ils sentiront que quelque chose se passe.* » DEREK JARMAN

Jubilee est un portrait réaliste et haut en couleur de ce qu'a pu être l'éclosion du mouvement punk à Londres, plein de violence, de passion, de sexe, de drogue et de mort. La construction du film est étrange : par une nuit orageuse de 1578, la Reine Elisabeth 1^{re} est dans un château en compagnie d'un alchimiste. Celui-ci fait apparaître l'ange Ariel, au physique autant ambigu qu'envoûtant qui prédit à la Reine l'avenir de l'Angleterre : une orgie de destructions, de débris et de sinistres où tout est ordures et pourriture, la loi et l'ordre n'existent plus, l'anarchie règne, il n'y a pas de futur pour Albion.

/// ALAIN PACADIS, LIBÉRATION, 19/03/1980

JEUDI 7 FÉVRIER

ÉCRAN 2 > 18:30

séance suivie d'une rencontre avec
Lech Kowalski

ENTRÉES DE SECOURS

DE JÉRÔME DE MISSOLZ

France/1982/couleur/18'/vidéo

avec The Clash, PIL, Iggy Pop, The Cramps,

Siouxsie and the Banshees, Devo

Vous verrez Johnny Rotten ou plutôt son fantôme, Johnny Lyndon, injurier le troupeau des humains « *this is religion, your religion* » — les dernières images d'un film qui ne vous aura laissé aucune échappatoire — pas plus de sortie pour la punkette qui exhibe son sexe dans un couloir de chiottes que pour toutes ces stars du rock qui érucitent pour combler le vide.

D.O.A. (A RIGHT OF PASSAGE)

DE LECH KOWALSKI

États-Unis/1981/couleur/1 h 30/vostf/vidéo

avec The Sex Pistols, The Clash, Generation X, Sham 69,

Terry and the Idiots, X-Ray Spex, The Dead Boys,

Augustus Pablo, Terry and the Idiots, The Rich Kids

Le film est centré sur l'unique et ultime tournée des Sex Pistols aux États-Unis en 1978.

« *Pour moi, le punk symbolisait la dernière vision idéaliste du monde. Une vision romantique et belle d'un monde en guerre. Oui, c'était une guerre, chargée d'énergie, qui dénonçait le système capitaliste vers lequel on se dirigeait. La tournée des Sex Pistols elle-même avait été planifiée par Malcom McLaren comme une véritable invasion, qui prenait d'assaut le ventre mou de l'Amérique profonde.* » LECH KOWALSKI

F.J. Ossang :

« Nous y sommes – C'est-à-dire : nulle part. »

Avec Arthur Cravan, le poète-boxeur, Ossang partage la classe du nom d'artiste teinté d'étrangeté, la fièvre de la poésie et l'appel du lointain. Comme Cravan pouvait passer abruptement du monde de l'écriture et de l'édition marginale aux rings survoltés, et disparaître à l'autre bout du monde, Ossang déplace les scènes : écrivain, poète, musicien, il attaque l'art de tous côtés, comme une citadelle qui refuserait de se laisser prendre, et mène depuis plus de trente ans une guérilla esthétique contre les formes établies et cloisonnées : « *J'ai beaucoup appris pour le cinéma en pratiquant le rock'n'roll* », rock et cinéma étant tous deux particulièrement disposés à s'emparer des déchets et autres "résilances" de la culture¹.

De ses écrits (*De la destruction pure*, 1977, *Génération néant*, 1993) au *Trésor des Îles Chiennes* (1990), « un film mis en chaos par F.J. Ossang », le salut se trouve dans le désordre pour cet amoureux du verbe et de la dislocation du récit, durablement intoxiqué à l'œuvre de William Burroughs. *L'Affaire des Divisions Morituri* (1984), son film de fin d'étude à l'IDHEC, recèle déjà de nombreux déplacements : le projet de court métrage imposé par l'école est détourné par son auteur en long ; les méandres d'une histoire opaque deviennent rapidement moins importants que ses motifs : pouvoir, complots, trahisons ; la musique, autre scène d'expression de la révolte, est composée par le groupe M. K. B., c'est-à-dire chantée et criée par F.J. Ossang. Sa technique est identifiable : occuper tous les espaces pour y allumer des foyers de confusion, dynamitant tout autant les habitudes plastiques et formelles que celles des codes de la production et de la diffusion du cinéma en France.

Après une trop longue disparition des écrans depuis son dernier long métrage *Docteur Chance* (1997), mais sans interrompre jamais la production souterraine (récits, poèmes, enregistrements sonores, conférences...), Ossang revient en force : avec *Silencio* (2006), court métrage muet tourné en 16 mm noir et blanc, qui témoigne d'un retour aux origines et d'une nouvelle jeunesse du cinéaste (le film a obtenu le prix Jean-Vigo) ; avec *W.S. Burroughs vs formule-mort*, un court essai qui, tout en présentant l'œuvre de l'écrivain américain nous plonge dans le style et la méthode de l'éminent représentant du cut-up ; et avec un nouvel album vinyl, *Baader Meinhof Wagen*, fraction dissidente de son groupe M. K. B. – Fraction Provisoire. Autant de condensés d'énergie, de mots et d'images qui visent et atteignent l'efficacité maximale.

Ossang est insaisissable, présent sur tous les fronts de l'art et de la planète : Chili, Nouvelle-Zélande, Portugal, Venise, l'Argentine ou la Russie... "inassignable" à un lieu ou à une fonction. Après un repérage aux Îles Canaries, il est parti tourner son tout dernier court métrage à Vladivostok... et nul ne peut prédire où sera filmé la *Succession Starkhov*, son prochain long métrage prévu en 2008. Éternel exilé, apatride en son art (il s'identifie à un Indien perdu chez les cow-boys), Ossang partage plus que jamais les inquiétudes et préoccupations de Gombrowicz : « *Mais n'oublions pas que l'Art est chargé et nourri d'éléments de solitude et de parfaite autonomie, c'est en lui-même qu'il trouve sa satisfaction et sa raison d'être. Une patrie ? Mais tout homme éminent, du simple fait de son éminence, est un étranger même à son propre foyer.* »²

1. Entretien avec Nicole Brenez et Francine Lemaitre, 22/09/2001.

2. Witold Gombrowicz, *Journal*, Folio, 1995.

JEUDI 7 FÉVRIER

ÉCRAN 1 } 20:45

séance suivie d'une rencontre
avec F.J. Ossang

F.J. OSSANG-CINÉMATON N° 52

DE GÉRARD COURANT

France/1979/couleur/4'/muet/vidéo

LE CHANT DES HYÈNES

DE F.J. OSSANG

France/1988-1991/noir et blanc/5'/vidéo

musique : M.K.B. - Fraction Provisoire

Clip de générique de fin du *Trésor des Îles Chiennes*.

LE TRÉSOR DES ÎLES CHIENNES

DE F.J. OSSANG

France-Portugal/1990/noir et blanc/1 h 49/35 mm

avec Stéphane Ferrara, Michel Albertini, Mapi Galàn,

Diogo Doria, Serge Avedikian, Clovis Cornillac

musique : Messagero Killer Boy

VOUS ÊTES SUR LES ÎLES CHIENNES, DEHORS NUIT ROUGE À PERPÉTUITÉ, VOUS ÊTES AU PAYS DES MORTS. Dans un monde où se trouvent deux substances fondamentales, le Stelin et le Skalt, dont un ingénieur a réussi, avant de disparaître avec son secret, à réaliser la synthèse artificielle pour obtenir une énergie nouvelle, l'Oréon, monopolisée par un consortium, la Kryo' Corp. Au bord d'une faillite qui menace l'équilibre mondial, Ulysse, dit le "Capitaine Mort", nouvel héritier de la Kryo' Corp, réunit une escouade pour partir en expédition sur les Îles Chiennes, unique endroit où le Stelin et le Skalt existent naturellement à l'état d'alliage.

[...] Ces images sont les plus fortes et les plus stupéfiantes que nous ait données un cinéaste français depuis longtemps. Elles nous touchent, pas seulement, même si c'est la raison la plus évidente, à cause de ce foudroyant effet de réel dont elles sont soudain chargées après la Guerre du Golfe, mais parce que le cinéma français ne s'est jamais emparé avec un tel punch de ce scénario mondial (guerre + science-fiction) qui, depuis toujours, est américain. Ossang nous en donne sa version, fran-

çaise (donc plus cinéphilique) et européenne (donc plus nostalgique) et si, décidément, elle nous touche en plein cœur, c'est qu'avec lui non seulement la guerre est à l'image mais l'image est en guerre.

/// FRÉDÉRIC STRAUSS, *CAHIERS DU CINÉMA* N° 442, AVRIL 1991

JEUDI 7 FÉVRIER

ÉCRAN 2 } 21:00

séance suivie d'une rencontre avec
Lech Kowalski, animée par Cyril Neyrat,
critique aux *Cahiers du cinéma* et
co-rédacteur en chef de *Vertigo*

THE BAD BRAINS MOVIE / ANARCHY AND CHAOS PRELUDE, DC TO BAD BRAINS

DE PAUL BISHOW ET JOHN HAGERHORST

États-Unis/1979/couleur/32'/vo/vidéo/inédit

avec Bad Brains

Le premier concert à New York des fabuleux Bad Brains de Washington DC, le seul groupe noir de la scène hardcore. Filmé en super 8, le film vient saisir l'énergie brute du moment, comme un instantané fulgurant.

HEY IS DEE DEE HOME

DE LECH KOWALSKI

États-Unis/2003/couleur/1 h 03/vostf/vidéo/inédit

avec Dee Dee Ramone, Joey Ramone, Jerry Nolan,
Johnny Thunders

Le documentaire de Lech Kowalski sur la vie du bassiste des Ramones, Dee Dee Ramone, est une étude de caractère fascinante d'une légende du punk-rock. Dee Dee Ramone rencontra Lech Kowalski pour discuter de Johnny Thunders en vue du film *Born to Lose*. La rencontre a pris un autre tournant lorsque Dee Dee s'est rappelé ses plus poignants souvenirs et a raconté ses déboires avec les drogues, les groupes qui se formaient, les amis et amants perdus et l'histoire de ses tatouages. Le film nous fait revivre la bataille historique du rock and roll à travers les souvenirs de ce type de Queens ordinaire et pourtant extraordinaire, dont les chansons ont fait des Ramones une influence mondiale.

vendredi

8

FÉVRIER

ÉCRAN 2 14:00

PHANTOM OF THE PARADISE

DE BRIAN DE PALMA

États-Unis/1974/couleur/1 h 32/vostf/35 mm

avec Paul Williams, William Finley, Jessica Harper,

George Memmoli, Gerrit Graham

musique : Paul Williams

Swan, directeur du Paradise et de la firme Death Records, vole sa musique à un jeune compositeur inconnu, Winslow Leach, et le fait emprisonner pour s'en débarrasser. Ce dernier, se retrouvant privé de voix et défiguré, revient hanter le Paradise sous un masque d'oiseau en acier.

Phantom of the Paradise est peuplé d'allusions, souvent parodiques, voire satiriques, au monde de la musique pop-rock : Alice Cooper, Kris Kristofferson (leur nom figure sur la liste que compulse la standardiste), les Beach Boys, Janis Joplin (la fille qui auditionne avant Phoenix), Elvis Presley (audition de Beef), Mick Jagger et Jimi Hendrix. [...] Cependant *Phantom of the Paradise* n'est pas qu'un simple opéra-rock, mais, comme le définit lui-même Brian de Palma, un "opéra-rock d'horreur". Les références au fantastique foisonnent et constituent une mine au filon inépuisable pour le cinéphile assidu. /// ALAIN GAREL ET JACKY BERTHELIN, REVUE DU CINÉMA N° 296, MAI 1975

VENDREDI 8 FÉVRIER

ÉCRAN 1 14:00

CLEAN D'OLIVIER ASSAYAS

France/2004/couleur/1 h 50/35 mm

avec Maggie Cheung, Béatrice Dalle, Nick Nolte,

Jeanne Balibar, Don McKellar

musique : Brian Eno, Maggie Cheung, Tricky, Liz Densmore,

Metric, No-twist, Britta Phillips, Dean Wareham

Emily vit au Canada, tentant de recoller les morceaux d'une carrière de chanteuse avortée. Autrefois petite gloire des télé musicales, elle se dope beaucoup trop. L'impasse est totale : son boy-friend s'overdose, son enfant est placé et ses amis, fatigués, la lâchent. Plus tard, échouée à Paris, Emily, sous méthadone, finit par entreprendre de décrocher. [...] « *Le courage est plus remarquable quand tout va mal* », lui suggère son distant beau-père, interprété par l'ours Nick Nolte, et c'est un peu la leçon que le film va tirer, du caniveau au lointain soleil. À partir de l'instant où son rayon va frapper, commencer à éclairer le destin d'Emily, on comprend que ce qui intéresse Assayas dans son enthousiasme à faire un mélo aujourd'hui, c'est un désir irrépressible de se confronter à une image de l'espoir. Filmer le bonheur, filmer son assumption : le mélo, ça fait aussi pleurer de joie.

[...] L'autre grande héroïne du film, comme de tout le cinéma d'Assayas, c'est la musique. Chez lui, elle est l'inverse d'un principe décoratif, mais une boussole, une raison d'être, un poison et un antidote. C'est à se demander si, aujourd'hui encore, elle n'est pas le premier oxygène de l'artiste Assayas, éternel garçon new wave qui n'aurait pris, un jour, une caméra que pour le plaisir de filmer la musique. À cet égard, la première grande scène a valeur d'aveu : comme par hasard, c'est un petit concert dans un club culte où se produisent les Metric. Leur blonde chanteuse a un faux air de Debbie Harry et, autour d'elle, Assayas recompose le puzzle d'une scénographie féline. Furtive, faufileuse, électrisée, et néanmoins discrète. Au milieu des autres et dans une solitude profonde. Comme des notes sur une partition, personnages isolés, accrochés (un temps) puis libres, enfin.

/// PHILIPPE AZOURY ET OLIVIER SÉGURET, LIBÉRATION, 21/05/2004

Efface tout et recommence

Cette programmation se donne pour objet d'explorer certains liens entre le rock et les arts plastiques qui, dans les faits, sont manifestes.

Parallèlement au développement de formes comme la performance, adaptées à l'attention qu'ils portaient au processus, les artistes visuels n'ont pas laissé échapper l'opportunité de capter le vivant, en se saisissant des outils vidéos légers diffusés dans le grand public dès le milieu des années 60. Les uns furent d'abord les témoins des mouvements de contre-culture et d'émancipation d'une époque, auxquels certaines formes musicales servaient de support. Les autres relayèrent ces gestes de libération (langage codé, contestation, provocation...) qui caractérisent des pans entiers de la musique populaire (blues, soul, rock'n'roll, psychédéisme, reggae, punk), pour

produire des œuvres éloignées de toute ambition journalistique mais non sans intérêt.

Du côté des groupes, les intitulés et les références qu'ils supposent sont parfois explicites, qu'on pense à Cabaret Voltaire ou Bauhaus... dont le line-up au complet sortait d'une école d'art.

Curieusement (si on s'en tient à leur vocation) ces écoles ont accueilli quantité de musiciens en devenir: Adam Ant, Syd Barrett, Jeff Beck, Ray Davis, David Bowie, Brian Eno, Colin Newman, Liz Phair, Keith Richard, Don Van Vliet... Au pire, elles ont d'abord semblé servir de bouée de sauvetage pour certains, avant qu'ils n'en soient exclus (comme Nick Cave, parce que ses professeurs jugeaient ses travaux suspects) ou ne s'en dégoutent. Au mieux, elles permettaient aux éléments les plus réceptifs d'agrémenter leur

VENDREDI 8 FÉVRIER

ÉCRAN 2 16:00

séance suivie d'une rencontre avec Gilles Grand, compositeur et rédacteur aux *Cahiers du cinéma*

SONIC YOUTH, "DO YOU BELIEVE IN RAPTURE?" DE BRADEN KING

États-Unis/2006/couleur/4'/vo/vidéo, musique: Sonic Youth

BUILDING A BROKEN MOUSETRAP DE JEM COHEN

États-Unis/2006/noir et blanc et couleur/1 h 03'/vo/vidéo avec The Ex

Un concert du groupe hollandais The Ex à New York en 2004 où chaque rupture constitue l'instant d'un insert direct dans la réalité. Document plutôt que documentaire selon les mots de Jem Cohen, les images d'Amsterdam ou de New York s'imposent aussi abruptement que l'alternance entre les gestes obstinés et l'incertitude bruitée des deux guitaristes. Initié sur des hommes au travail et sans autre parole que les rugissements du chanteur G.W. Sok, l'engagement politique est à saisir dans chacun des plans hors de la salle de concert. /// GILLES GRAND, CATALOGUE DU FID MARSEILLE 2007

VENDREDI 8 FÉVRIER

ÉCRAN 2 18:15

séance présentée par Édouard Monnet, directeur de Vidéochroniques

carte blanche à Vidéochroniques Efface tout et recommence

SOME VELVET MORNING DE NATHALIE BUJOLD

Canada/2007/couleur/3'16"/vidéo

EDDIE D PRESENTS DE EDDIE D

Pays-Bas/1991/couleur/5'40"/vidéo

KANT D'ERIC DUYSKAERTS

Belgique/2000/couleur/5'30"/vidéo

MANU ANESSI

DE DOMINIQUE FURGÉ

France/2005/couleur/6'30"/vidéo

recherche musicale d'une dimension conceptuelle, voire ésotérique.

Ces expériences, dont la réussite est parfois discutable, sont suffisamment nombreuses pour interroger la confrontation dichotomique et convenue entre art et musique populaire, autrement dit entre culture de masse et "haute culture". Une fois la baffa punk passée, après que de nombreux collectifs artistiques impliquant des membres non musiciens se sont formés (Crass, Scritti Politti, Laibach...), que se sont avérées l'approche résolument multimédiate de courants entiers du post-punk (indus, Freak Scene, No Wave) et les pratiques ambiguës de certaines personnalités (Yoko Ono, Laurie Anderson, Wayne/Jayne County)... j'ai tendance à croire qu'elle est désormais obsolète, pour autant qu'elle ait un jour été légitime.

/// ÉDOUARD MONNET

IGUANA DE SUSAN INGRAHAM
États-Unis/1999/couleur/17"/vidéo

WGG TEST DE PAUL MCCARTHY
États-Unis/2003/couleur/5'20"/vidéo

**I'M A VICTIM OF THIS SONG
DE PIPILOTTI RIST**
Suisse/1995/couleur/5"/vidéo

**SORRY MISTER
D'ULRIKE ROSENBACH**
Allemagne/1974/couleur/10"/vidéo

SUPER JET DE SAMUEL ROUSSEAU
France/1996/couleur/1'24"/vidéo

COMBO DE PHILIPP SCHMID
Suisse/1995/couleur/7"/vidéo

**JEAN-LOUP ET PIERRICK FONT
DE LA MUSIQUE
DE PIERRICK SORIN**
France/1994/noir et blanc/2'15"/vidéo

**JIMI HENDRIX
DE STEINA & WOODY VASULKA**
États-Unis/1969/noir et blanc/5'54"/vidéo

VENDREDI 8 FÉVRIER

ÉCRAN 1 20:00

ciné-concert avec François Hadji-Lazaro

LA COQUILLE ET LE CLERGYMAN DE GERMAINE DULAC

France/1927/noir et blanc/muet/40'/35 mm
avec Alex Alin, Genica Athanasiou, Lucien Bataille

Ce scénario recherche la vérité sombre de l'esprit en des images issues uniquement d'elles-mêmes, et qui ne tirent pas leur sens de la situation où elles se développent, mais d'une sorte de nécessité intérieure et puissante qui les projette dans la lumière d'une évidence sans secours.

/// ANTONIN ARTAUD, LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE N°170, 01/11/1927

Le 9 février 1928 a lieu la projection de *La Coquille et le Clergyman* au Studio des Ursulines, salle consacrée à l'avant-garde cinématographique. Breton a pris le parti d'Artaud. Il est dans la salle. Et lit, durant toute la projection, le scénario d'Artaud, soulignant les différences entre ce scénario et le film de Dulac. S'ensuit un indescriptible chahut, un gros scandale et le retrait du film de l'affiche.

/// FLORENCE DE MÈREDIEU, C'ÉTAIT ANTONIN ARTAUD, FAYARD, 2006

80 ans après la première projection, l'ex-Pigalle, ex-Garçons Bouchers, et fondateur de feu Boucherie Production, François Hadji-Lazaro, met en musique ce film mythique.

« *Je vois une approche musicalfeutrée. Hors du temps, hors des évidences, on y rentre tout de suite. L'utilisation intensive d'effets spéciaux "d'époque" arrive à faire basculer la poésie des scènes et des images encore plus vite et plus loin que leur propre beauté déjà si forte. Cet univers intemporel rend d'office les limites musicales inexistantes et permet l'utilisation de sons libres de toutes spécificités. Les ambiances fantastiques peuvent être épicées de sons acoustiques purs et terrestres aussi bien que de couvertures de sons synthétiques et samplings biscornus. Le son et l'image peuvent communier en apesanteur.* »

FRANÇOIS HADJI-LAZARO

Amos Poe

Né en 1950, Amos Poe est considéré comme le Pape de la New Wave cinématographique, mouvement né à New York en 1976, qui s'inspire de la série B, de l'avant-garde et de la Nouvelle Vague française pour créer une nouvelle forme artistique et rassemblant les acteurs de la scène artistique et musicale de l'époque : Jim Jarmusch, Eric Mitchell, John Lurie. La musique est un véritable révélateur pour Poe, autodidacte en cinéma. À l'image des groupes punks new-yorkais (*Do-It-Yourself*), qui arrivent malgré les contraintes à répéter, se produire et enregistrer, Poe décide de réaliser lui-même des films à petits budgets. Il devient alors producteur, auteur et réalisateur de tous ses films depuis *Blank Generation*.

Activiste, Poe filme les errances de sa génération, contrainte de « *tout réinventer si elle ne veut pas disparaître* ». Sa filmographie témoigne d'une évolution qui s'est opérée dans le mouvement underground new-yorkais de 1975 à 1983 du punk à la No Wave. La démarche de Poe est à la fois politique et artistique. Politiquement, Poe refuse de se plier aux exigences économiques d'Hollywood. Il détourne alors la contrainte budgétaire pour son propre profit et se fait militant du film de *fauché* pour un public de *fauchés*. Artistiquement, Poe inscrit son œuvre dans la culture du *vintage* ou l'art de la *récup'* pour donner naissance à une œuvre originale. Sa filmographie est un bouillon de culture underground : rock, film noir, série B, Nouvelle Vague française, cinéma expérimental. Il reprend systématiquement les thèmes de ses films précédents, les retravaille pour en dégager « *une mythologie personnelle* ». Du rock, il s'approprie sa brutalité brute, sa violence et son désespoir (*Blank Generation*, 1976) ; de la Nouvelle Vague, il puise ses cadrages hasardeux, ses faux raccords, ses brusques changements de plans, sa narration heurtée, sa désynchronisation sonore (*Unmade Beds*, 1976). Le New York de la perte est l'axe principal sur lequel il colle images et bande-son. La *récupération* du punk par l'Angleterre sonna sa mort à New York, les artistes se tournant vers un courant plus ésotérique,

plus poétique et surtout moins rigide. Le rock primaire ne devait plus être le ciment de l'underground. L'attitude désintéressée de Max Menace (Eric Mitchell) à la vision des Damned anglais et la bande-son expérimentale de *The Foreigner* (1978) illustrent cette transition du Punk vers la No Wave. Dernier opus du triptyque new-yorkais, *Subway Riders* (1981), son premier film en couleur, s'inscrit dans ce nouveau courant : un film noir, un *mélo de jazz urbain* avec pour interprète principal John Lurie, figure de la No Wave musicale (Lounge Lizards).

Par la suite, Amos Poe a continué à écrire des scénarios et à diriger des films et des vidéo-clips. Il enseigne actuellement à New York. En 2003, Poe a signé un documentaire sur le *song writer* américain, Steve Earle (*Just an American Boy*). Il retrouve les préceptes chers à son triptyque avec *Empire II* (2007), un collage de musiques sur des plans de New York et remake du documentaire d'Andy Warhol, *Empire* (1964).

/// DAVID DUEZ

VENDREDI 8 FÉVRIER

ÉCRAN 2 20:15

séance en présence d'Amos Poe

AMOS POE-CINÉMATON N° 163

DE GÉRARD COURANT

France/1982/couleur/47/muet/vidéo

NIGHT LUNCH D'AMOS POE ET IVAN KRÁL

États-Unis/1975/noir et blanc/30'/vo/16 mm/inédit

avec David Bowie, Patti Smith, Roxy Music, The New York Dolls

« *Je possédais une caméra 16 mm et je filmais tout le temps des trucs. J'avais toujours ma caméra sur moi partout où j'allais. Comme la pellicule coûtait chère, je faisais des prises courtes. Quand j'ai rencontré Ivan en 1974, c'était un rocker Glam Rock-Beethoven et nous sortions et filmions des groupes. On a fait Night Lunch, un film d'une demi-heure qui est devenu The Blank Generation. Les deux films sont une vision du rock du début au milieu des années 70, passant d'une forme musicale à une forme artistique.* » AMOS POE

THE BLANK GENERATION

D'AMOS POE ET IVAN KRÁL

États-Unis/1976/noir et blanc/55'/vo/16 mm

avec Patti Smith, The Ramones, Talking Heads, Blondie, Television, Tuff Darts

Dans *Blank Generation*, au noir et blanc incandescent, Amos Poe dressait le portrait rock d'une génération de chanteurs *speed*, junkies de culture et de dope (de Richard Hell aux fureurs de l'après Patti Smith), un portrait qu'il est le seul à avoir su saisir pendant que cette musique vivait encore. Utilisant le désynchronisme radical avec une sauvagerie qui faisait plaisir à voir (sur des images volées par-ci, par-là, il plaquait carrément le son des singles, des albums, en ne cherchant jamais à ce que ça colle). Poe avait retrouvé les grincements et les ratés d'une génération, la génération blanche, vide, *absente*.

/// LOUIS SKORECKI, LIBÉRATION, 28/02/1985

VENDREDI 8 FÉVRIER

ÉCRAN 1 } 21:00

séance suivie d'un débat avec

Michel Vuillermet, Marsu (manager de Bérurier Noir, co-fondateur de Bondage et directeur de Crash Disques),

Schultz (Parabellum, Los Carayos, La Clinik du Dr Schultz) Vérole (Les Cadavres, EurOshima) animée par Arno Rudeboy (auteur de *Nyark Nyark ! Fragments des scènes punk et rock alternatif en France 1976-1989*) et du concert de La Clinik du Dr Schultz

NOUS, ENFANTS DU ROCK

DE MICHEL VUILLERMET

France/1992/couleur/1h24/35 mm

avec Marc Minelli, Fixed Up, Jérôme Soligny, City Kids, The Dogs, No Fuck Bébé, Printemps Noir, Marquis de Sade, Strychnine, Camera Silens, Parfum de femme, Taxi Girl, La Souris Déglinguée, Les Garçons Bouchers, Bérurier Noir

Michel Vuillermet puise, notamment, dans les archives de l'émission "Les Enfants du rock" et s'attache à dépendre, à travers une trentaine de groupes de la scène rock, la jeunesse française des années 1980.

Michel Vuillermet n'est pas un débutant dans la découverte du rock sauvage hexagonal. C'est même le seul télé-cinéaste à parcourir régulièrement la France et à en

ramener des images d'une musique vivante : son *Rock à Montbéliard*, en particulier, avec ses violences sociales ("La Peugeot", revenant sans cesse, comme une impasse bouchée par des bagnoles), ses poses voyou, ses chansons naïvement *hard*, étaient une splendeur de reportage en musique, plus crédible, réaliste et délirant, que tous les documentaires du monde.

/// LOUIS SKORECKI, LIBÉRATION, 16/02/1985

concert

La Clinik du Dr Schultz

Un cocktail survitaminé alliant punk, rock'n'roll, rhythm'n'blues, le tout conduit par Schultz à la guitare (Parabellum), accompagné de Denis (ex-Jim Murple) à la batterie et Jidé à la contrebasse.

VENDREDI 8 FÉVRIER

ÉCRAN 2 } 22:30

séance en présence d'Amos Poe

UNMADE BEDS

D'AMOS POE

États-Unis/1976/noir et blanc/1h15/vostf/16 mm/inédit

avec Debbie Harry, Duncan Hannah, musique : Ivan Král

Unmade Beds (« Lits Défaits »), qui ne manque pas de charmes, parmi lesquels la présence de deux stars de la New Wave – la pulpeuse Patti Astor, et la très sexy chanteuse de Blondie, Debbie Harry – se veut un *remake* new-yorkais de *À Bout de Souffle*: mauvais garçons sympathiques, deals douteux, tueurs dans l'ombre, femmes qui vous sauvent et vous dénoncent, un revolver, un cul-de-sac, la mort sur le béton. Déjà se dessinent les personnages typiques des contes de Poe: – le héros sans désir, déjà porteur de sa mort, – la triple figure de femme: la dominatrice/chipie; la créature ambiguë qui, pour des raisons peu claires cherche, et échoue, à sauver le héros; et la pute/star qui fonctionne soit comme objet de fascination impossible et marque un temps d'arrêt dans la narration, soit comme mise en branle des mécanismes qui vont conduire le héros à la mort – les "punks", émanation de la culture urbaine, de la Blank Generation, de l'ennui et des drogués, présences inexpliquées et figures du destin.

/// BÉRÉNICE REYNAUD, CAHIERS DU CINÉMA N° 340, OCTOBRE 1982

samedi

9 FÉVRIER

ÉCRAN 1 > 14:00

PERMANENT VACATION

DE JIM JARMUSH

États-Unis/1980/noir et blanc/1h20/vostf/35 mm
avec Chris Parker, Leila Gastil, John Lurie,
Richard Boes, Sara Driver
musique : John Lurie, Jim Jarmush

Permanent Vacation est constitué de séquences sauvages, lentes: un garçon qui parle tout haut (comme seuls les Américains savent le faire) n'arrête pas de croiser, dans le *dark side* d'un New York désert, fascinant comme un décor abandonné, des gens qui pleurent, craquent ou se brisent. John Lurie, hautain, lascif joue un saxophoniste errant. La caméra va et vient, sans jamais quitter les personnages, entre le garçon écorché et la ville sauvage. Ou, si l'on préfère, entre une histoire et rien du tout.

Le garçon rêve de Charlie Parker et de voitures bicolors. Il imagine une ville, ravagée, comme après une guerre. Et il monologue son adolescence, à perte, comme au temps de ces adolescents splendides et fugueurs, butés, inventés dans les larges de l'épopée hollywoodienne par un Nicholas Ray flamboyant. James Dean et ses poses. Farley Granger. Et tant d'autres *postures*, inoubliables. *Permanent Vacation* réinvente cet art rayien d'aller nulle part, mais comme un soleil. On retrouve même les accents voyageurs, *gitanes* de *Hot Blood*. Les couleurs renversées, les visions d'envers du monde. Un cinéma fait de mots et de sang. Avec des acteurs qui jouent leur vie à chaque instant. À chaque plan.

/// LOUIS SKORECKI, LIBÉRATION, 02/05/1984

ANDY WARHOL'S EXPLODING PLASTIC INEVITABLE

DE RONALD NAMETH

États-Unis/1967/couleur/22'/vo/vidéo
musique : The Velvet Underground and Nico

« J'ai structuré mon film dans l'idée de faire appel directement aux sens pour exprimer une frénésie prise au vol. »

RONALD NAMETH

Pour le Velvet Underground, dont il produit le premier disque, Warhol achète un salon de la Place Saint-Mark, à Greenwich Village, le Dom, où il organise un spectacle "multimedia", *The Exploding Plastic Inevitable*, au cours duquel se produisent les Velvet, Nico et Gerard Malanga, où sont projetés certains de ses films (notamment *Vinyl* et la fin de *Lupe*) et où interviennent des diapositives, des effets stroboscopiques, etc. Parallèlement, Warhol tourne les 70 minutes de *The Velvet Underground and Nico* (janvier 1966), dont les fragments sont projetés, à l'occasion, dans le spectacle du Dom. /// DOMINIQUE NOGUEZ, ÉLOGE DU CINÉMA EXPÉRIMENTAL, PARIS EXPÉRIMENTAL, 2000

THE VELVET UNDERGROUND

AND NICO D'ANDY WARHOL

États-Unis/1966/noir et blanc/1h10/vo/16 mm/inédit
avec Sterling Morrison, Maureen Tucker, Lou Reed, John Cale,
Nico, Gerard Malanga, Mary Woronov
musique : The Velvet Underground and Nico

Le Velvet Underground présente une symphonie de soixante-dix minutes, interrompue par la police de New York. Ce spectacle était aussi un merveilleux prolongement de l'œuvre de portraitiste de Warhol, car on avait là un portrait vivant en trois dimensions qui a fonctionné tous les soirs pendant un mois. Les films étaient des portraits des gens sur la scène. Les gens sur la scène étaient des portraits d'eux-mêmes. Les chansons que les Velvet chantaient étaient des portraits des gens. Et le public, photographié, filmé et évoqué dans les chansons pendant qu'il regardait le spectacle, était le sujet d'un portrait qui s'intégrait lui aussi à ce gigantesque *Exploding Plastic Inevitable*. /// VICTOR BOCKRIS ET GERARD MALANGA, UP-TIGHT: THE VELVET UNDERGROUND STORY, QUILL, 1983

JOY DIVISION
PHANTOM OF THE PARADISE



LAST DAYS
MACADAM À DEUX VOIES



LES IDOLLES
THE LITTLE RICHARD STORY



MONA ET MOI
CLEAN





BORN TO LOSE



HEY IS DEE-DEE HOME





UNMADE BEDS



UNMADE BEDS
THE BLANK GENERATION



THE BLANK GENERATION
THE FOREIGNERS





TONITE LET'S ALL MAKE LOVE IN LONDON



THE RESIDENTS
GIMME SHELTER





DEATH VALLEY '89
IGUANA



MANU ANESSI
KUSTOM K&R KOMMANDOS



SCORPIO RISING
ANDY WARHOL'S EPI



SONGS FOR SWINGING LARVAE
ROCK MY RELIGION

SAMEDI 9 FÉVRIER

ÉCRAN 1 15:45

séance présentée par Antoine Thirion
rédacteur aux *Cahiers du cinéma*

PINK FLOYD LONDON '66 - '67

DE PETER WHITEHEAD

Grande-Bretagne/1967/couleur/30'/vo/vidéo/inédit
avec Syd Barrett, Roger Waters, Richard Wright, Nick Mason

Enregistrement en studio de la version longue de "Interstellar Overdrive", et de la manifestation "14 Hour Technicolor Dream Extravaganza" au Club UFO de Londres, avec notamment Yoko Ono et John Lennon. Peut-être l'origine de la structure du *One Plus One* de Godard. //NICOLE BRENEZ

TONITE LET'S ALL MAKE LOVE IN LONDON

DE PETER WHITEHEAD

Grande-Bretagne/1967/couleur/1h10/vostf/35 mm/inédit
avec Mick Jagger, Julie Christie, Michael Caine, Lee Marvin,
Andrew Loog Oldham, Alan Aldridge, David Hockney,
Vanessa Redgrave, Eric Burdon
musique : Pink Floyd, Vashti Bunyan, Chris Farlowe,
The Small Faces

Description hautement énergétique de l'excitation artistique propre au Londres de cette époque, éloge de la contre-culture opposée à la légende du "Swinging London" fabriquée de toutes pièces, selon Peter Whitehead, par la CIA pour dépolitiser le mouvement. //NICOLE BRENEZ

Whitehead a tiré son titre *Tonite Let's all Make Love in London* du poème de Ginsberg *Who be kind to*, écrit spécifiquement pour l'événement du Albert Hall. « Avec Tonite, j'essayais d'examiner la mythologie qui prétendait que tout le monde s'éclatait à Londres. Le poème de Ginsberg, qui parle véritablement du vol de la culture britannique par la culture américaine et l'impérialisme capitaliste, est en fait très sombre. Pour moi, les années 60, ce sont la marche d'Adldermaston, la guerre au Vietnam et les rencontres *Dialectics of Liberation*. Le seul miracle de ces années est que ce moment de changement extrême s'est passé sans violence sauvage. »

/// PAUL CRONIN, SIGHT & SOUND, MARS 2007

Peter Whitehead : Right Place, Wrong Time

Suffisait-il, pour un jeune cinéaste anglais des années 60, de se trouver au bon endroit au bon moment ? Si le cinéma de Peter Lorrimer Whitehead est souvent ramené à cette question, c'est que dans ses dix films – plus de nombreuses vidéos musicales – réalisés entre 1964 et 1977, on croirait pouvoir lire les *sixties* à livre ouvert. De l'International Poetry Incarnation, organisé par Allen Ginsberg au Royal Albert Hall dans *Wholly Communion* (1965) à une tournée des Rolling Stones en Irlande dans *Charlie is My darling* (1966), de concerts du Pink Floyd de Syd Barrett à Londres en 1966-1967 à l'effervescence culturelle britannique dans *Tonite Let's All Make Love in London* (1968), Whitehead a documenté une certaine plénitude sociale. Époque où la star incarnait la puissance du peuple, où Ginsberg pouvait décrire Dylan comme une "colonne d'air" décuplant le souffle de la foule. Une *wholly communion*, communion de tous où l'on pouvait sentir l'écho d'antiques expériences sacrées.

Whitehead a étudié pendant trois ans la physique (qui lui fournit la matière d'un premier film sur l'histoire des sciences, *The Perception of Life*), avant de se voir proposer de filmer la manifestation de poésie *beat* à Londres. Réussite qui vint aux oreilles d'Andrew Loog Oldham, le manager des Stones, qui lui proposa de suivre les coulisses de la tournée irlandaise de son groupe. Whitehead en tire une antithèse de *Quatre garçons dans le vent* : au lieu de se placer dans la connivence ou l'intimité du groupe consentant à se mettre en scène, il se place entre lui et le public. Dedans-dehors, à nouveau, lorsqu'il filme Led Zeppelin en concert, mais déjà la donne a changé. Tel insert sur le doigté virtuose de Jimmy Page ou tel autre sur l'incursion d'une groupie sur la scène construisent discrètement un point de bascule entre les années 60 et 70, entre la communion et l'autisme vers lequel la pop penche après le retrait anticipé de la scène de Dylan ou le meurtre d'un spectateur noir lors du concert des Stones à Altamont. >>>

>>>

Le rêve d'une communion s'est toujours accompagné de pressentiments mélancoliques. Presque de prémonitions : dans *Je détruis donc je suis*, beau texte introspectif écrit à New York en 1967, il raconte notamment comment lui vint l'idée de filmer un acte de protestation ultime pour son documentaire, *The Fall*, où une personnalité serait tuée. Il s'agissait alors de « sacrifier quelqu'un à l'appétit de violence et de sensationnalisme » des *mass media* : si l'assassinat de Martin Luther King condamnait ce scénario, la réflexion est restée et s'est matérialisée en une problématique entre intérieur et extérieur. Parce qu'elle est promise au journalisme et au commerce, il faut remettre l'image au service de la révolution. Tout le prix du cinéma de Whitehead est là, dans la construction d'une rencontre avec le monde toujours formulée en terme d'image. Se mettant parfois en scène devant la table de montage, Whitehead soumet le document à une réflexivité rigoureuse.

ANTOINETHIRION

SAMEDI 9 FÉVRIER

ÉCRAN 2 } 16:00

séance suivie d'une rencontre avec Amos Poe

THE FOREIGNER

D'AMOS POE

États-Unis/1978/noir et blanc/1 h 41/vostf/vidéo/inédit
avec Eric Mitchell, Patti Astor, Debbie Harry, Terens Severine
musique : Ivan Král

Un film où il est question d'un Européen qui arrive à New York, plus précisément de Max Menace, un terroriste allemand qui cherche un endroit où se cacher.

C'est un film-poème sur New York, sur l'aliénation ressentie par une certaine génération. Non seulement parce que Poe est un merveilleux peintre de l'atmosphère urbaine (surtout pour les plans de nuit), mais parce qu'il a eu très exactement l'intention et le talent de réaliser un film que nous aurions tous aimé faire : *The Foreigner* est un miroir.

/// BÉRÉNICE REYNAUD, CAHIERS DU CINÉMA N° 340, OCTOBRE 1982

CHANT SAUVAGE : LE MÊNESTREL

DE CHAAB MAHMOUD

France/2007/couleur et noir et blanc/9'/vidéo/inédit
musique : Pink Floyd

D'après un poème de Karl Marx, du temps où la division du travail n'avait pas opéré une disjonction mutilante entre la fonction combattante et la fonction poétique. En réponse aux *Histoire(s) du cinéma* de Jean-Luc Godard, un hommage aux cinéastes connus et inconnus qui ont participé, avec des fusils ou des caméras, aux luttes de résistance et de libération.

ONE PLUS ONE

DE JEAN-LUC GODARD

Grande-Bretagne/1968/couleur/1h39/vostf/35 mm

avec Mick Jagger, Brian Jones, Keith Richards, Charlie Watts,
Bill Wyman, Anne Wiazemski, Iain Quarrier, Frankie Dymon Jr.
musique : The Rolling Stones

Jean-Luc Godard filme des scènes de contestations politiques avec des membres des Black Panthers, montées en parallèle avec des séances d'enregistrement des Rolling Stones. Il suit en particulier la création de la chanson "Sympathy for the Devil", coupée par des scènes de révolution à l'extérieur du studio.

C'est bien le travail que filme Godard : les Stones sont en studio, ils paraissent d'ailleurs assez studieux, et ils s'adonnent laborieusement, étape par étape, couplet par couplet, piste par piste, prise par prise, au lent et patient processus d'accouchement de "Sympathy for the Devil". Loin de l'imagerie qui participe du succès des Stones, Godard saisit le groupe à l'arrêt, comme engagé par le studio et le travail, s'autorisant comme seul excès une petite clope de temps à autre. Le filmage lui-même contribue à cette démythification, puisqu'en lieu et place d'une caméra à l'épaule et d'un montage trépidant, on voit exactement le contraire : des plans-séquences longs, lents, voluptueux et sensuels, comme si Godard filmait les ruines de Pompéi ou l'orchestre philharmonique de Berlin. Le résultat est le plus beau document qui soit sur les Stones, captés ici dans leur normalité quotidienne.

/// SERGE KAGANSKI, LES INROCKUPTIBLES N°544, 02-08/05/2006

SAMEDI 9 FÉVRIER

ÉCRAN 2 18:30

séance suivie d'une rencontre avec
F.J. Ossang et **Patrice Herr Sang**, activiste
culturel, auteur de *Vivre pas survivre*,
animée par **Stéphane du Mesnildot**,
journaliste, essayiste

LA DERNIÈRE ÉNIGME DE F.J. OSSANG

France/1982/noir et blanc/12'/16 mm
avec **Robert Cordier**, **Gina Lola Benzina**, **Leslie Stiles**
musique : **Messagero Killer Boy**, **Tuxedomoon**,
Cabaret Voltaire, **Esplendor Geometrico**

« Et quand le hasard fait que le peuple n'a plus confiance
en personne, comme cela arrive parfois, ayant été trompé
dans le passé par les choses ou par les hommes, on en
vient nécessairement à la ruine. » **MACHIAVEL**

ZONA INQUINATA

(OU LA VIE N'EST QU'UNE SALE
HISTOIRE DE COW-BOYS)
DE **F.J. OSSANG**

France/1983/couleur/21'/16 mm
avec **Robert Cordier**, **Philippe Sfez**, **Leslie Stiles**, **Lionel Tua**
musique : **Messagero Killer Boy**, **Cabaret Voltaire**

Le texan Benz est à la tête d'une organisation de tueurs à
gages. Le capitaine Mort est son bras droit. C'est en pou-
sant sa maîtresse Stella dans le lit du boss que le capitaine
Mort est parvenu à ce poste de chef des tueurs. Il s'avère
que la situation est devenue intolérable pour lui. Il décide
de supprimer le cow-boy.

L'AFFAIRE DES DIVISIONS

MORITURI DE **F.J. OSSANG**
France/1985/couleur et noir et blanc/1h21/35 mm
avec **Gina Lola Benzina**, **Lionel Tua**, **Frankie Tavezzano**,
Philippe Sfez, **Hell-Now**
musique : **Messagero Killer Boy**, **Cabaret Voltaire**,
Tuxedomoon, **Throbbing Gristle**, **Lucrate Milk**,
Esplendor Geometrico, **Spear of Destiny**

« Une histoire de gladiateurs sur fond "d'affaire alle-
mande". Paris clandestins, bookmakers de la mort. Des
mecs vendent cher leur peau au lieu de se laisser mou-
rir sur le territoire contrôlé par la "middle class" euro-
péenne. » **F.J. OSSANG**

F.J. Ossang a décidé, pour son premier film, de frapper fort.
Il a lancé ses troupes de gladiateurs punks dans un monde
de ciné-thriller propre à enchanter l'œil des cinéphiles :
d'Eisenstein à Wenders en passant par le Fritz Lang du
Tigre d'Eschnapur, il ne s'est pas privé du plaisir rageur
de réinventer le cinéma à toute vitesse. Son enchaînement
d'images saturées et de sons répétitifs n'est pas sans
charme. Dans le genre lumpen situationniste/agressif, il a
même inventé une belle panoplie d'effets : dialogues hur-
lés, discours "spécialisés" en récups, déhanchements BD
(*Kebra*), écume dans la bouche et plans-couleurs (Beinex),
enchaînant sans prévenir sur noir et blanc.

/// **LOUIS SKORECKI**, *LIBÉRATION*, 13/05/85

SAMEDI 9 FÉVRIER

ÉCRAN 1 20:00

séance en partenariat avec l'association
Zebrock, présentée par **Alain Dister**, ancien
journaliste à *Rock and Folk*, photographe,
producteur pour *France Culture* et critique
d'art et **Edgar Garcia** de **Zebro**ck

INVOCATION OF MY DEMON

BROTHER DE **KENNETH ANGER**

États-Unis/1969/couleur/11'/vidéo
avec **Speed Hacker**, **Lenore Kandel**, **William Kandel**,
The Rolling Stones, **Anton Szandor LaVey**,
Bobby Beausoleil, **Kenneth Anger**
musique : **Mick Jagger**

« L'ombre de notre seigneur Lucifer avance, pendant que
les forces du mal se rassemblent dans une messe de minuit.
La révolution du magicien dansant autour de la force de
la spirale tournoyante, de la swastika solaire, jusqu'à ce
que Lucifer – le porteur de lumière – fasse irruption. » **K. ANGER**

GIMME SHELTER DE DAVID MAYSLES,

ALBERT MAYSLES ET **CHARLOTTE ZWERIN**
États-Unis/1970/couleur/1 h 30/vostf/35 mm
avec **The Rolling Stones**, **Jefferson Airplane**,
Ike et **Tina Turner**, **The Flying Burrito Brothers**

6 décembre 1969, autodrome d'Altamont, près de San
Francisco. Les Rolling Stones donnent le dernier concert >>>

Lydia Lunch,

>>> d'une tournée frénétique aux États-Unis. [...] Ce soir-là, les réalisateurs de *Gimme Shelter*, David et Albert Maysles, engagés au préalable pour filmer la tournée, installent donc leurs caméras selon le dispositif classique du film-concert. Mais ils vont capter malgré eux une incroyable irruption du réel: dans la foule opaque, quatre spectateurs vont trouver la mort, une mort qui entraînera la fin, révélée, filmée, d'une époque. [...] L'idée sublime des frères Maysles est de confronter les Stones à ces images.

Gimme Shelter est le documentaire sur ce moment fugitif, où le rock, dans sa dimension brute et subversive, sut faire communier son énergie avec le chamboulement des idées. Où, certainement plus que les paroles des chansons, ce sont la musique, le bruit et surtout les magnifiques mouvements convulsifs des chanteurs, qui font corps avec le monde. Après Altamont, ce rock-là est mort; avant sa magnifique résurrection dans les années 70 avec les punks, où la musique, refusant les nouvelles postures académiques du rock, renoue avec le champ politique.

/// JÉRÔME LARCHER, CAHIERS DU CINÉMA, NUMÉRO HORS-SÉRIE 68, 1998

SAMEDI 9 FÉVRIER

ÉCRAN 2 } 22:00

séance suivie d'une rencontre avec **Lydia Lunch**, animée par **Stéphanie Heuze** auteur, programmatrice et responsable du vidéoclub-librairie Hors-Circuits

BLACK BOX

DE BETH B. ET SCOTT B.

États-Unis/1978/couleur/20'/vostf/vidéo/inédit

avec **Bob Mason, Lydia Lunch, Chiara Smith**

musique : **Bob Mason, Beth B., Scott B., Steve Demartis**

Black Box (1978) exposait les tribulations d'un minet blond cueilli au saut du lit de sa petite amie par un gang de terroristes d'obédience inconnue. Après avoir été battu, insulté et pendu la tête en bas par la puissante et glapissante Lydia Lunch, il était soumis à la torture de la "boîte noire", telle que la décrivent les dossiers d'Amnesty International: une cellule où l'on expose la victime à des stimuli sensoriels (lumière, température, son) violemment opposés. Par un jeu de caméra subjective, le public prenait la place du blondin "dans la boîte" et subissait dans le noir un crescendo exacerbé de rock électronique et de lumière violente.

/// BÉRÉNICE REYNAUD, CAHIERS DU CINÉMA N° 340, OCTOBRE 1982

Née en 1960 dans une région dévastée du Rochester (États-Unis), Lydia Lunch quitte à seize ans un foyer incestueux pour rejoindre les trottoirs de New York, avec pour seuls bagages la violence, la colère et un esprit de prédation qui ne la quitteront plus. Un an plus tard, elle s'implique comme guitariste et "cri primal" dans le groupe, Teenage Jesus and The Jerks, remarqué par Brian Eno qui produira dans la foulée le mythique album *No New York*. Parallèlement, elle crée un autre groupe, Beirut Slump, et sort en 1980 un premier album solo, *Queen of Siam*, qui marquera toute une génération d'artistes. Dans les années 80, elle entame une série de collaborations avec Foetus,

THE OFFENDERS DE BETH B. ET SCOTT B.

États-Unis/1978/couleur/1h40/vostf/vidéo/inédit

avec **Adele Bertei, Lydia Lunch, Scott B., John Lurie, Bill Rice**
musique : **Beth B., Scott B., Adele Bertei, Lydia Lunch, J. Lurie**

« Une satire sauvage sur les distorsions de la société. »

BETH B. ET SCOTT B.

The Offenders a plutôt la structure d'un *soap-opera*: multiplicité des personnages, intrigues entremêlées, émotions violentes, complexité de l'action et simplicité des motifs. Les trois héros en sont Adele Bertei, son père Bill Rice et son kidnapper John Lurie; elle parvient à lui échapper et le traque avec sa bande de *radical lesbians*.

[...] Sur le plan stylistique, les "B.-movies" se distinguent par un refus du réalisme, refus qui a une origine double. Brecht pour Scott; le manque de "crédibilité" du réalisme pour Beth qui préfère « suggérer des émotions comme si elles venaient de l'intérieur ». Elle n'emploie pas une seule fois le mot expressionnisme (en parlant de l'expressionnisme allemand qu'ils adorent, les B. disent simplement « le cinéma allemand en noir et blanc »...). Sur le plan thématique, leurs films se veulent un questionnement des structures de pouvoir.

/// BÉRÉNICE REYNAUD, CAHIERS DU CINÉMA N° 340, OCTOBRE 1982

musicienne, romancière, actrice, poétesse, photographe, icône sexuelle et grande prêtresse de la scène No Wave

Nick Cave, Einstürzende Neubauten, Sonic Youth... Elle écrit et tourne avec Richard Kern une série de films dans lesquels elle met en scène sa vision personnelle des désirs et des violences sexuelles. En 1984, elle fonde sa propre maison de production, Widowspeak, pour contrôler une œuvre déjà prolifique. Elle sort *The Uncensored Lydia Lunch*, premier chapitre de ce qui allait devenir son médium le plus direct et le plus efficace, le *spoken word* (textes mis en scène, entre théâtre et harangue, slam et poésie). Lydia Lunch multiplie les supports d'expression : théâtre, poésie, photographie, scénarii de bandes dessinées, installations... Sa biographie au vitriol, *Paradoxia*,

journal d'une prédatrice, traduite dans plusieurs langues, vient d'être nommée "Meilleur roman de l'année" par le *New York Newsday*.

« *La société n'est pas une maladie, c'est un putain de désastre.* » Sur la base de ce constat implacable, Lydia Lunch a lancé, il y a plus de trente ans, son cri de guerre. Ses armes seront la provocation, l'agressivité et l'exacerbation, doublées d'une langue acide. Sa cible : le conformisme, l'exploitation de la misère, l'arrogance des décideurs et des phalocrates. Autoproclamée « *confrontationnaliste* », Lydia Lunch revendique la fonction asociale de son art : autopsie des dérèglements, dissection de la brutalité humaine et des pulsions meurtrières, dénonciation d'une civilisation obsessionnelle dévorée par la répétition, exhortation à la révolte dans l'excès... Exempte de moralité, l'ensemble du travail de Lydia Lunch suit la trajectoire d'une colère qui refuse aujourd'hui encore de s'étouffer : « *Depuis mes premières paroles de chanson, mes premières performances de spoken word et mes premiers films, je n'ai chanté que des incantations vicieuses déplorant le destin cruel de la condition humaine, où chacun d'entre nous doit faire face à des manifestations de violence.* » Entre confession et dénonciation, ses litanies convergent vers une vérité brutale, le pouvoir du dégoût et du désir violent. Eros et Thanatos s'unissent dans une poétique et lancinante réflexion sur le cycle itératif de l'abus, figure récurrente de l'œuvre. Mais il s'agit moins de combattre les démons que d'être leur gardienne et l'arbitre de leurs désirs. Littérature de la dépravation (non dénuée d'humour) qui fait résonner les traumatismes personnels avec les blessures de l'Histoire, l'œuvre de Lydia Lunch n'en reste pas moins avant tout une ode fiévreuse à la rébellion et au plaisir.

SAMEDI 9 FÉVRIER

ÉCRAN 1 22:30

LED ZEPPELIN LIVE AT THE ROYAL ALBERT HALL DE PETER WHITEHEAD

Grande-Bretagne/1970/couleur/1h42/vo/vidéo/inédit
avec Jimmy Page, Robert Plant, John Bonham,
John Paul Jones

Ce concert était programmé pour le 9 janvier 1970, date du 26^e anniversaire de Jimmy Page. Peter Grant demanda à ce qu'on filme la soirée, qui devait faire l'objet d'un documentaire télé, destiné à être vendu à la BBC et dans le monde. Le concert fut donc filmé (avec deux caméras 16 mm portées à la main) et enregistré sous la supervision de Peter Whitehead, avec le studio mobile du groupe Pye. Finalement, le documentaire ne vit jamais le jour : le groupe trouva les images trop sombres. Le film disparut donc de la circulation pendant près de 30 ans.

/// PIERRE-YVES CLOESPIN

/// STÉPHANIE HEUZE

Rock My Religion

Dan Graham est l'un des artistes majeurs du courant conceptuel et de l'art en général. Son œuvre foisonnante est marquée par l'hétérogénéité des formes et des médiums auxquels il fait appel : sculpture, installation, architecture, écriture, vidéo...

Parmi les thèmes divers abordés dans son travail, le rock occupe une place de choix. Nombre de ses œuvres font ainsi appel à la musique en tant que sujet ou matériau. C'est le cas de la vidéo *Rock My Religion* (1982) ou de sa collaboration avec Glenn Branca à la Kunsthalle de Bern en 1983. Organisateur en 1994 d'un "Symposium sur la musique rock et l'architecture" accompagné d'un programme de films musicaux, il était plus récemment l'auteur (avec Tony Oursler et Rodney Graham) de l'opéra punk *Puppets and Heavenly Creatures* (2004). Il n'a pas cessé d'écrire sur la question pendant une quinzaine d'années.

Grand amateur de musique pop, son activité de critique entamée à la fin des années 60 relevait d'abord du "hobby" avant de faire véritablement partie de son projet artistique, ce que révèle sa propre indécision quant au statut à donner aux écrits, entre textes critiques et œuvres d'art. Mais sa carte de presse lui permettait toujours d'accéder gratuitement aux concerts. Certains de ses articles, quoiqu'ils abordent des thèmes très variés, ont la particularité de présenter des fragments similaires, des reprises remises en situation (*Rock My Religion* était d'abord le texte d'une conférence avant de devenir le scénario d'une vidéo), traduisant sa volonté de ne pas analyser les choses indépendamment les unes des autres, par catégories, hors d'un contexte élargi. Il considère ses textes comme un matériau en mouvement, recyclable, partie d'un écosystème au même titre que les idées, les faits, les phénomènes culturels. Cette approche en forme de vases communicants inspire à l'artiste sa conception de l'art comme une activité hétéronome, excluant toute hiérarchie entre arts populaires et Beaux-Arts (il nie la vision élitiste d'une culture de masse synonyme d'asservissement et en revendique l'authenticité), entre

dimanche

10

FÉVRIER

ÉCRAN 1 > 13:15

RUDE BOY

DE JACK HAZAN ET DAVID MINGAY

Grande-Bretagne/1980/couleur/2 h 13/vostf/35 mm

avec Ray Gange et The Clash (Joe Strummer,

Mike Jones, Paul Simonon et Nicky Headon)

musique : The Clash, Junior Murvin, The Soul Sisters,

The Slickers

Londres, quartier de Soho. Derrière le comptoir d'un sex-shop, Ray attend les clients en rêvant des Clash pour passer le temps. Il finit par rencontrer le groupe par l'intermédiaire d'un ami et, à l'issue d'un concert, est engagé pour les suivre durant leur prochaine tournée.

Rude Boy est une fiction insidieuse et excessivement habile qui transpose son propos dans des apparences de faits apparemment bruts. [...] C'est aussi un film sur l'essence du rock'n'roll. Rarement des concerts ont été filmés de façon aussi prenante. Rarement le milieu et la situation qui donnent naissance à cette musique ont été si bien saisis. Un plan, plus particulièrement, est d'une efficacité remarquable, celui de l'enregistrement isolé d'une voix où l'on découvre soudain qu'il s'agit-là d'un art spécifique. La voix de rock ne ressemble à aucune autre, qui soudain apparaît clairement, porteuse à la fois de violence et d'émotion.

/// OLIVIER ASSAYAS, CAHIERS DU CINÉMA N° 321, MARS 1981

disciplines, genres et médiums. Cette conception lui permet d'opérer des croisements inattendus de données artistiques, musicales, politiques, sociologiques, philosophiques, architecturales, urbanistiques, ou encore religieuses.

La vidéo *Rock My Religion* explore justement les parallèles entre rock et religion, en produisant ou en suggérant des connexions, fusions ou renversements inédits entre différents éléments constitutifs de l'histoire et de la société américaine. J'en livre ici quelques-uns en vrac : le puritanisme, ses châtiments et son enfer, le mouvement hippie devenu yuppie, le moralisme, le capitalisme, la reproduction sans sexe, le sexe sans reproduction, le péché individuel, la pureté collective, Patti Smith, les Shakers du XVIII^e siècle et leur messianisme au féminin, le pogo punk, la Danse du Fantôme des Sioux, la recherche d'une mission spirituelle, la consommation, le sectarisme, les phénomènes communautaires liés au rock, etc.

D'autres artistes, à travers des projets plus modestes, avaient déjà tenté des rapprochements impliquant la musique pop. Dara Birnbaum a débuté la vidéo en 1978 alors qu'elle enseignait au NSCAD d'Halifax où elle travaillait avec... Dan Graham. Elle fut l'un des premiers artistes à détourner des images télévisuelles à des fins subversives, manipulant ou recontextualisant les symboles de la culture de masse pour en révéler les messages sous-jacents.

Tony Cokes, pour sa part, semble avoir repris le flambeau abandonné par Dan Graham dans les années 80, alors que le rock comme l'art devenaient une grosse affaire, orientée vers l'argent et le business, s'éloignant radicalement de l'esprit "Do-It-Yourself" cher à l'artiste. Ces changements de contexte confèrent au projet de Cokes une dimension pessimiste. Ses vidéos, essentiellement typographiques (série des *Pop Manifestos*, 2000-2004) contiennent parfois des extraits de clips musicaux retouchés (*Ad Vice*, 1999). Il y explore les implications idéologiques des représentations et de la rhétorique dont les médias font usage ; il dresse un

langage formaté contre lui-même aux fins d'analyser les relations entre commerce et désir ; il élabore une critique subtile mais décapante des pratiques de l'industrie musicale au moyen de slogans, de communiqués, de formules... qui sonnent autant comme des messages publicitaires creux que comme des bribes de chansons ennuyeuses. La bande-son, décevante et incomplète en regard des critères généralement admis concernant la musique pop, est signée par le groupe SWIPE, dont il est membre.

/// ÉDOUARD MONNET

DIMANCHE 10 FÉVRIER

ÉCRAN 2 13:30

séance présentée par Édouard Monnet,
directeur de Vidéochroniques

carte blanche à Vidéochroniques *Rock My Religion*

**POP-POP VIDEO: KOJAK/WANG
DE DARA BIRNBAUM**

États-Unis/1980/couleur/3"/vidéo

**PM MAGAZINE/ACID ROCK
DE DARA BIRNBAUM**

États-Unis/1982/couleur/4"/vidéo

FIRE ! HENDRIX DE DARA BIRNBAUM

États-Unis/1982/couleur/3'13"/vidéo

ROCK MY RELIGION DE DAN GRAHAM

États-Unis/1982-1984/noir et blanc et couleur/56"/vidéo
musique : Glen Branca et Sonic Youth

AD VICE DE TONY COKES

États-Unis/1999/couleur/6'36"/vidéo

2@ DE TONY COKES

États-Unis/2000/couleur/6"/vidéo

3# DE TONY COKES

États-Unis/2001/couleur/4'38"/vidéo

6^ DE TONY COKES

États-Unis/2001/couleur/4'33"/vidéo

séance suivie d'une rencontre avec F.J. Ossang

MONDAY MORNING

COUNTDOWN DE F.J. OSSANG

France/1992/couleur/5'/vidéo, musique : Mega Reefer Scratch

Clip pour Mega Reefer Scratch dont le leader allait devenir Kid Loco.

SILENCIO DE F.J. OSSANG

France/2006/noir et blanc/20'/35 mm

avec Elvire, Antonio Camara, musique : Throbbing Gristle

Des arbres, la mer, des mégalithes, un pont de fer, une figure féminine passante – filmés aux premières et aux dernières heures du jour... *Silencio* interroge les figures élémentaires du cinéma et du monde. Retour à un cinéma primitif autant qu'aux éléments fondamentaux – les eaux, le vent, la terre et le soleil.

DOCTEUR CHANCE (OU AU NORD

DE L'AURORE) DE F.J. OSSANG

France-Chili/1997/couleur/1h37/35 mm/

interdit aux moins de 12 ans

avec Pedro Hestnes, Elvire, Marisa Paredes,

Joe Strummer, Feodor Atkine

musique : Messagero Killers Boys

Avec ce nouvel opus fiévreux, F.J. Ossang revisite les clichés du film de genre (polar, thriller, road-movie, chli-western...) pour créer une dynamique absolument originale et atypique dans notre paysage français. Il n'a manifestement rien à faire de la France, son pays est un composé culturel alternatif où l'on croise les figures mythologiques du rock ou de la littérature. Son horizon est celui d'un art maudit et vibratile fonctionnant par décharge de sons et de couleurs, sentences définitives barrant l'écran, personnages péremptores et poseurs. Le héros de *Docteur Chance* s'appelle Angstel, jeune énergumène dostoïevskien, impliqué dans d'incompréhensibles trafics et larguant tout dans son cabriolet rouge vif avec, à la place du mort, une danseuse levée au Wasted, Ancetta.

/// DIDIER PÉRON, LIBÉRATION, 25/02/1998

« Docteur Chance rend hommage à trois grands basculements électriques du XX^e siècle : le cinématographe, l'aviation, le rock and roll. Les trois instruments de cristallisation et de dissolution. » F.J. OSSANG

« Joe Strummer est tombé dans le ciel ce 23 décembre. Éclats. London's falling. Comment tuer les mots. Nous sommes seuls, murés dans une poche de France. En 96 nous étions au Chili – Joe Strummer était venu jouer le ghost pilot fatal. On s'était connu à Londres en 1994. Il avait lu le script puis dit : "Acting is better for Actors, no..."

Générosité finale, il avait lancé : — ok, Ossang, je le fais... et du même élan complice avait tracé le schéma de la naissance écossaise de sa mère, entre Bonar Bridge et Clashmore (sic !) – quand lui-même avait vu le jour en Turquie... Et puis les ans étaient passés, visite à Paris, fax et fax, mois vides, no french production, Dr Chance film impossible... En 1996, quand j'avais enfin pu faire signe à Joe pour indiquer que nous partions tourner au Chili, sa réponse était tombée : — too late, trop rêvé "from the corpse of universe". Désespéré bien que je comprenne sa lassitude, j'avais adressé un dernier fax : la photo de Fitzgerald levant depuis les années du gin, sous-titrée de la nouvelle "Cent faux Départs" pour signer juste : "So Long, Joe..."

Dans la nuit même, vers 5 heures, le phone avait sonné : "You're right, Ossang – Let's Go..." Trois mois plus tard, le film implorait en plein désert d'Atacama. Strummer avait débarqué, impérial via Santiago et Iquique, à 3000 mètres dans les Andes, précisément à Mamina... Le Dr Chance était en extrême péril – mais Joe était toujours là. Fast cars, Cédés et Pontiac, fast girls, et ce jet échoué dans le désert – playing Crude Rock'n'Roll & Nude Life – Angels luisant parmi l'acier solaire liquide et les morceaux de ténèbres. TOUT, soudainement, s'était réuni, étoiles au bout des doigts pour décrire le mariage blakien du ciel et de l'enfer...

Cette nuit, Joe s'en est allé, gardé par les plus divins chevaliers d'Arthur – la Banshee veillant à la réincarnation du génie passé par l'Ecosse, le Caire, New York et le Mexique... Terrible calcul de W.S.Burroughs, ce 23, Joe Strummer s'envole – voir si le ciel existe... Love Forever Joe... See You Soon...

Your Brother F.J. Ossang (23 décembre 2002) »

séance suivie d'une rencontre avec **Marc'O**, animée par **Xavier Baert**, chargé de programmes à la Cinémathèque de la danse

LES IDOLES

DE MARC'O

France/1968/couleur/1h 30/35 mm

avec **Bulle Ogier, Pierre Clémenti, Jean-Pierre Kalfon, Philippe Bruneau, Bernadette Lafont, Daniel Pommereule**
musique : **Patrick Greussay, Stéphane Vilar, Marc'O**

À l'occasion d'une conférence de presse-spectacle censée annoncer leur formation en trio, Gigi la folle, Charlie le surineur et Simon le magicien, stars de la chanson yé-yé, racontent leurs parcours : succès programmés, compromissions, mariages arrangés ; ils dénoncent leurs impresarios et se sabordent en public.

Les Idoles de Marc'O, film unique mais cœur d'une époque, comédie rock et proposition gestuelle, ravive aujourd'hui quelques feux : le spectacle et l'au-delà de sa satire ; les années 60 et leurs énergies tous azimuts ; le corps et l'électricité de sa musique.

/// EMMANUEL BURDEAU, CAHIERS DU CINÉMA N° 591, JUIN 2004

+ FILM SURPRISE DE MARC'O (50')

séance suivie d'une rencontre avec **Philippe Puicouyoul**, animée par **David Duez** et **Sebastien Bondetti**, membres de *Rock'en scope*, "rock'n'roll movie archeologists"

Carte blanche à Rock'en scope

NEW OLD (OU LES CHRONIQUES
DU TEMPS PRÉSENT)

DE PIERRE CLÉMENTI

France/1979/couleur/1h06/vidéo

avec **Pierre Clémenti, Nadine Hermand, Michelle Bernet, Viva**
montage : **Pierre Clémenti et Philippe Puicouyoul**
musique : **Roc Chaud, À fond la caisse, OM, Hamsa Music**

« *Chronique de cette fin de siècle... Témoignage de ma vie, forme de journal sur mes activités d'acteur avant et*

après 1973. Document sur la création ; le quotidien, suite d'ébauches et de croquis chaotiques qui allaient donner naissance avec le temps à ma première fiction politique À l'ombre de la canaille bleue. » PIERRE CLÉMENTI

« *Il s'agit, en fin de compte, du questionnement d'une génération par une autre : à la jeunesse "normalisée" d'aujourd'hui, Clémenti impose son lyrisme anarchique, son panthéisme. Les jeunes couples sont opposés métaphoriquement aux flics, une colombe se dessine sur un écran de télévision, la caméra nous conduit de la ville étouffante aux bords de l'eau en passant par la campagne. Énoncés ainsi, les lambeaux de pensée de l'auteur peuvent apparaître comme des clichés – ce qu'ils sont d'ailleurs à un certain niveau – mais leur conjonction, leur amalgame lyrique en font des témoignages, plus esthétiques que politiques, sur notre époque. » RAPHAËL BASSAN, REVUE DU CINÉMA N°346, JANVIER 1980*

LA BRUNE ET MOI

DE PHILIPPE PUICOUYOUL

France/1979/couleur/55'/vidéo

avec **Pierre Clémenti, Anouschka, Pierre-Jean Cayatte, Ricky Darling, Philippe Puicouyoul, Ici Paris, Astroflash, The Questions, Marquis de Sade, The Dogs, Taxi Girl, Go-Go Pigalles, Edith Nylon, Les Privés**

Hommage français foutraque à *La Blonde et moi*, célèbre film bubblegum poitrinaire hollywoodien, *la Brune et moi* est, c'est peu de le dire, une rareté. Emmené par la punkette Anouschka (dans le rôle créé par Jayne Mansfield) et, vénération totale, Pierre Clémenti, *la Brune et moi* capta sur pellicule, sur le vif et en pleine gloire (1979) toute une scène rock bruyante et arrogante, en un mot punk. Jugez plutôt : *Taxi Girl*, *Edith Nylon*, *Ricky Darling*, *Pierre-Jean Cayatte*, *Ici Paris*, *les Dogs*, *Artefact*, *les Go-Go Pigalles*, *les Privés*, *Marquis de Sade*... Ces gens-là avaient entre 16 et 20 ans, peut-être ne savaient-ils pas toujours jouer juste mais ils savaient foutrement se tenir : élégance française (le terme ne ressemblait pas encore à un oxymore), action juvénile, amours en pétard...

/// PHILIPPE AZOURY, LIBÉRATION, 07/12/2005

PUNK FICTION

DE PHILIPPE PUICOUYOUL

France/1979/couleur/3'/muet/inédit

ASSASSINS: A FILM CONCERNING RIMBAUD DE TODD HAYNES

États-Unis/1985/couleur/43'/vostf/vidéo/inédit

musique : Iggy Pop, The Ventures

Tout juste diplômé de la Brown University, Todd Haynes s'installe à New York, où il réalise ce court métrage controversé. Une libre interprétation de la relation passionnelle entre Verlaine et Rimbaud, où les poètes sont décrits comme deux jeunes vampires qui se nourrissent de la vie et de l'art de l'autre.

« La poésie a une très grande place dans ma vie. La vie est un poème. Et je voue un véritable culte à Rimbaud. Pour moi, c'est le poète ultime, absolu. Et surtout, c'est la première rock-star de l'histoire ! » TODD HAYNES

DON'T LOOK BACK

DE D.A. PENNEBAKER

États-Unis/1967/noir et blanc/1h35/vostf/35 mm

avec Bob Dylan, Joan Baez, Donovan, Alan Price,

Albert Grossman, John Mayall

musique : Bob Dylan, Joan Baez, Donovan

C'est en 1965, au moment où Dylan est en train de passer de l'acoustique à l'électrique, à l'époque de *Subterranean Homesick Blues* et un peu avant *Highway 61 Revisited* et *Blonde on Blonde*, autant dire la période la plus féconde de sa carrière. Ça s'appelle *Don't Look Back* et c'est un sacré documentaire signé par un des grands du cinéma direct américain, Don Allan Pennebaker. C'est tout simplement un des films les plus importants de l'histoire du cinéma rock. On y voit Dylan sous toutes les coutures, filmé pendant sa tournée anglaise de l'époque, en privé et en public. La caméra est souvent en mouvement, le montage n'est pas en reste, mais *Don't Look Back* nous donne pourtant la sensation de la dramaturgie du réel et de sa durée. Mais ce que capte surtout Pennebaker, c'est Dylan en train de se dédoubler, Dylan et l'image de Dylan se construisant sous nos yeux, Dylan, à la fois conscient et inconscient de devenir un mythe, une icône, une légende, mais demeurant pourtant un individu complexe et énigmatique. *Don't Look Back*, c'est encore le travail d'un chanteur saisi au vol, qui permet par exemple d'entendre une

version acoustique et très dépouillée d'"It's All Over Now Baby Blue", l'invention du quotidien, Joan Baez faisant des grimaces à la caméra, Dylan au piano ou une subtile vision de la rivalité du moment entre lui et Donovan [...] Au total, le film de Pennebaker nous paraît aujourd'hui d'une liberté insensée, car, compte tenu de l'énorme pression médiatique exercée par les maisons de disques, on imagine difficilement un chanteur de cette envergure se laisser filmer d'aussi bonne grâce. C'est, entre autres, ce qui donne sa force et sa vitalité à ce film.

/// THIERRY JOUSSE, CAHIERS DU CINÉMA, NUMÉRO SPÉCIAL MUSIQUE, 1995

séance suivie d'une rencontre avec Amos Poe

SUBWAY RIDERS

D'AMOS POE

États-Unis/1981/couleur/2 h 00/vostf/vidéo

avec Susan Tyrrell, Robbie Coltrane, Charlene Kaleina,

John Lurie, Amos Poe, Cookie Mueller

musique : Robert Fripp, Ivan Král, John Lurie,

The Lounge Lizards

Unmade Beds, *The Foreigner* et *Subway Riders* sont les trois volets d'un triptyque sur New York. Reprenant les thèmes d'un film précédent et les retravaillant, Poe finit par dégager, d'un film à l'autre, une mythologie personnelle dont les thèmes concernent autant New York aujourd'hui que l'histoire du cinéma, les deux principales sources, avec la musique, d'inspiration de ses films.

Amos Poe aime bien raconter des histoires. Dans *Subway Riders*, c'est celle d'un mystérieux saxophoniste qui joue la nuit dans des coins déserts de la ville et tue les gens qui s'arrêtent pour l'écouter.

[...] Amos Poe s'était jusqu'à présent refusé à employer la couleur: elle donnait une image trop réaliste à son goût. *Subway Riders* évite cet effet par un emploi expressionniste de la couleur comme du cadre (parfois oblique), de la lumière, de la profondeur de champ. Chaque personnage, si on peut dire, a sa couleur: l'assassin musicien vit dans de superbes plans bleu nuit tirant vers le gris; sa voisine, l'actrice-prostituée-lesbienne, vit dans un

appartement aux confins du rouge et du rose. Si ce parti pris irrite parfois par son formalisme, parce qu'il est trop explicite et semble plaqué sur l'intrigue, l'ensemble même de ces plages de couleurs finit par dégager un charme très particulier, une séduction froide, et nous entraîne dans une vision fantastique de New York endormi, lugubre, glacé, déserté, comme oublié, bien loin de *Manhattan*, de Scorsese ou de Lumet, bien plus beau aussi, un New York aux antipodes également du brouhaha, de la rumeur des films de Cassavetes, cinéaste par excellence de cette ville.

/// YANN LARDEAU, CAHIERS DU CINEMA N°344, FÉVRIER 1983

DIMANCHE **10** FÉVRIER **ÉCRAN 1** } **21:15**

séance présentée par **Michael Bingham**,
professeur de civilisation américaine

MONTEREY POP DE D.A. PENNEBAKER

États-Unis/1967/couleur/1 h 38/vo/35 mm
avec Jimi Hendrix, Janis Joplin, The Who, Otis Redding,
Scott McKenzie, The Mamas and the Papas, Canned Heat,
Hughy Masekela, Jefferson Airplane, Eric Burdon and
the Animals, Country Joe and the Fish, Ravi Shankar

Monterey Pop enregistre en direct le Festival international de musique populaire de Monterey en Californie. Six caméramen, dont les trois plus célèbres représentants du cinéma direct américain, Richard Leacock, Albert Maysles, D.A. Pennebaker, filmèrent "non stop" 50000 à 60000 hippies réunis en avril 1967 sur une sorte d'immense campus pour applaudir quelques idoles de la pop music américaine. Pour beaucoup, le meilleur film du genre. Le filmage de D.A. Pennebaker tranche avec tout ce que l'on verra par la suite. Les caméras ne cherchent pas systématiquement le grand angle où les périphéries dramatiques de l'image comme dans *Woodstock*. Mais, dans le même temps, D.A. Pennebaker et son équipe se sont laissés aller à des touches impressionnistes. Celles-ci toutefois ne mettant pas en cause l'intégralité musicale de l'ensemble. L'art de D.A. Pennebaker se situe dans cette distance affectueuse qu'il met entre lui et les chanteurs. Il les tient éloignés pour mieux détailler ça et là les traits d'un visage, un regard ou un geste.

/// PIERRE LACOMBE, L'ÉCRAN DU ROCK, LHERMINIER, 1985

lundi

11

FÉVRIER

ÉCRAN 2 } **14:00**

KUSTOM KAR KOMMANDOS

DE KENNETH ANGER

États-Unis/1965/couleur/3'/16 mm

avec Sandy Trent, musique : The Paris Sisters

« *Pygmalion et son amante machine. Sur la musique de "Dream Lover", un jeune homme caresse par de légers coups de houpette sa voiture customisée.* » KENNETH ANGER

CHRISTINE

DE JOHN CARPENTER

États-Unis/1983/couleur/1 h 50/vostf/35 mm

avec Keith Gordon, John Stockwell, Alexandra Paul,

Harry Dean Stanton, Robert Prosky

musique : John Carpenter, Alan Howarth, George Thorogood

and The Destroyers, Larry Williams, Ritchie Valens,

The Viscounts, Dion & The Belmonds, Little Richard,

Thurston Harris, Buddy Holly

Amie Cunningham est un adolescent timide, qui souffre des railleries cruelles de ses camarades de classe. Alors que le jeune homme se réfugie dans la restauration d'une vieille Plymouth rouge, ses amis s'inquiètent de son caractère de plus en plus dangereusement versatile.

[...] Exit le film d'épouvante. *Christine* sera d'abord et avant tout l'histoire d'une sexualité naissante et obsessionnelle. Le thème étant bien entendu un des sous-textes du livre de Stephen King, il deviendra le cœur du film. Le fétichisme mécanique et consumériste étant une constante du mâle américain moyen, le réalisateur va cumuler notes d'intentions et symboles sans détours.

[...] Curieusement, la critique, pourtant friande de symbolique sexuelle appuyée, va passer à côté du phénomène et préférera s'attarder sur le dialogue qu'entretient la caractérielle Christine avec son amant, via la radio crachant des tubes d'époque. L'idée était déjà celle de King, qui débütait ses chapitres par des paroles de chanson. Carpenter poussera le concept nettement plus loin.

/// RAFIK DJOUMI, MAD MOVIES, HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER, 01/11/2001

EASY RIDER**DE DENNIS HOPPER**

États-Unis/1968/couleur/1 h 34/vostf/35 mm/int. aux - 12 ans

avec Peter Fonda, Denis Hopper, Antonio Mendoza,

Jack Nicholson, Phil Spector

musique : Steppenwolf, The Byrds, The Band, The Holy Modal

Rounders, Fraternity of Man, The Jimi Hendrix Experience,

Little Eva, Roger McGuinn, The Electric Prunes

Billy et Wyatt viennent de négocier une importante quantité de drogue. Riches, les deux amis partent pour la Nouvelle-Orléans afin d'y être à temps pour Mardi Gras. Leurs longs cheveux et leurs motos inquiètent les populations locales qui leur refusent régulièrement le gîte. Billy et Wyatt se retrouvent finalement en prison pour avoir participé à une parade illicite et ils y font la connaissance d'un avocat alcoolique, George Hanson, qui décide de les suivre.

D'une certaine façon, c'est le dernier western, et Dennis Hopper, le dernier cow-boy. Dans le contexte du cinéma américain, parcourir à moto les grands espaces est un acte de liberté, une façon de fuir l'irréalité des studios de cinéma et d'entendre à retardement la leçon de la Nouvelle Vague. *Easy Rider* est imprégné du rock de l'époque, des Byrds à Steppenwolf, qui bien plus qu'une musique est la bande-son de la contestation.

Les groupes de San Francisco en particulier, Grateful Dead, Jefferson Airplane, vivent en communauté, incarnent avec un mélange de naïveté et de sincérité la mise en pratique d'un idéalisme radical. *Easy Rider* a aussi ouvert la voie à ce qui a été la première vague du cinéma indépendant américain : *Two-Lane Blacktop* de Monte Hellman, *Vanishing Point* de Richard C. Sarafian, *Electra Glide in Blue* de William Guercio, des films où le rock est très présent.

/// OLIVIER ASSAYAS, TÉLÉRAMA, 31/03/2004

MACADAM À DEUX VOIES

TWO-LANE BLACKTOP

DE MONTE HELLMAN

États-Unis/1971/couleur/1 h 41/vostf/35 mm

avec James Taylor, Warren Oates, Laurie Bird, Dennis Wilson

musique : Billy James

Deux garçons taciturnes traversent les États-Unis à bord de leur Chevy 55 grise. Ils croisent une jeune auto-stoppeuse un peu paumée, puis un vieux séducteur qui leur propose de faire la course jusqu'à Washington DC. Le gagnant remportera le véhicule de l'autre.

Le film réunit un acteur professionnel familier des tournages d'Hellman, Warren Oates, ainsi que trois jeunes gens encore inconnus au cinéma, le chanteur folk-rock James Taylor, le batteur des Beach Boys Dennis Wilson, ainsi que la jeune mannequin Laurie Bird.

La surprise qu'on a en revoyant *Two-Lane Blacktop* tient aussi à l'emploi de la musique. Elle n'a jamais ce côté martellement, envahissement, qui peut caractériser l'emploi du rock dans le cinéma actuel. Elle a une présence en tant que sens, pas en tant que volume sonore. C'est très marqué dans le film. Quand les personnages allument la radio dans la voiture, la musique *via* la stéréo, n'envahit pas tout l'espace. Elle reste à sa place : le son d'une radio dans une voiture.

/// OLIVIER ASSAYAS, CAHIERS DU CINÉMA, NUMÉRO SPÉCIAL MUSIQUE, 1995

« *Le Nouveau Mexique n'est pas l'Oklahoma, au point que je n'ai jamais utilisé une scène hors de son contexte géographique, et je n'ai jamais interverti les séquences dans Two-Lane Blacktop. Le paysage est différent et de ce point de vue, tout est très précis. Mais c'est comme pour le son ou le dialogue ; je ne veux pas mettre en évidence un élément du film. En un sens, je suis un peintre de paysage, mais je ne veux pas montrer un paysage pour sa beauté seule, ni la mettre en valeur.* » MONTE HELLMAN, POSITIF N°150, MAI 1979

THE BLUES BROTHERS DE JOHN LANDIS

États-Unis/1980/couleur/2h10/vostf/35 mm

avec John Belushi, Dan Aykroyd, Carrie Fisher,

Aretha Franklin, Ray Charles, James Brown, Cab Calloway

musique : Elmer Bernstein, Fats Domino, John Lee Hooker

Si on aime la *rhythm and blues*, la *soul* musique, les guitares crasseuses du Chicago "tout électrique", ce film est un enchantement total, deux heures de pure béatitude. Si, en plus, on adore les vieilles bandes dessinées de Crumb, les personnages poisseux, le bonheur est plus grand encore... Mais qu'en est-il pour le simple spectateur, le non-spécialiste des blueseries urbaines, le profane ? Sans trop s'avancer, on peut penser qu'il marchera aussi dans la combine – il faudrait être *vraiment* – vieux, réac, difficile, pour faire la fine bouche devant les délirantes aventures des deux frères Blues. Le gros (John Belushi) décide à sa sortie de prison de reformer avec le maigre (Dan Aykroyd), l'orchestre, jadis célèbre, aujourd'hui épars des Blues Brothers. Tout cela pour éviter à la "pingouine" (la bonne sœur de l'orphelinat où ils ont été élevés) de devoir fermer l'établissement. Avec l'aide du seigneur (*with the help of the Lord*), ils réussiront. Entre temps, le délire sera total, dansé, chanté, filmé en grand angle et en couleurs vives, l'absurdité et le non-sens seront rois.

/// LOUIS SKORECKI, CAHIERS DU CINÉMA N°317, 11/ NOVEMBRE 1980

BOUTON ROUGE,

ÉMISSION DU 21 MAI 1967

France/1967/couleur/53'/vidéo

musique : Manfred Man, Pink Floyd, Jimi Hendrix,

The Who, Donovan, Ronnie Bird

Sujets réalisés par Philippe Garrel : DU CÔTÉ DE CHEZ

DONOVAN (15'), RONNIE ET LES MOT (7'), LES WHO

ENREGISTRENT (co-réalisé avec Michel Taittinger, 5')

Philippe Garrel a réalisé au moins six sujets pour l'ORTF en 1967. [...] *Bouton rouge*, produit par André Harris et Alain de Sédouy, introduit la culture rock'n'roll à la télévision publique française, les stars anglo-saxonnes y règnent donc (Jimi Hendrix, Eric Clapton, Pink Floyd...). Il s'agit princi-

palement d'accompagner la propagation des modes de pensée, de comportement et de consommation américains, donc de transformer la génération du baby-boom en public – au sens où ce terme devient peu à peu une position politique résolument passive, dont le spectacle fournit le modèle, et qui refoule la conscience collective de soi comme appartenant à un peuple. Dans un tel contexte, frappe la radicalité politique de Philippe Garrel qui injecte de la critique partout où c'est possible, à commencer par la diversité inventive du traitement des sujets abordés, dans des formes et des longueurs encore non-formatées.

/// NICOLE BRENEZ, "1967: PHILIPPE GARREL, L'ŒUVRE TÉLÉVISUELLE"

UN ANGE PASSE DE PHILIPPE GARREL

France/1975/couleur/1 h 19/35 mm

avec Nico, Laurent Terzieff, Bulle Ogier,

Jean-Pierre Kalfon, Maurice Garrel

musique : Nico

Une femme assise sur un banc, silencieuse, filmée longuement et de près. Deux hommes dans une forêt : ils marchent, fument, dialoguent. Des silences aussi. Les mêmes, d'autres, de jour, de nuit.

Nico, Jean (Seberg), Zouzou, Tina (Aumont), Margareth (Clémenti), Anita (Pallenberg), Bulle (Ogier)... Les égéries immédiates de Garrel ont alors l'allure flottante de fantômes, mais c'est la France qui a disparu, assoupie. Perdu dans une forêt poétique, celui qui est allé à la rencontre du cinéma primitif (l'axe Lumière/Murnau) est un documentariste qui s'ignore. L'exil qu'il connaît à l'intérieur de lui-même témoigne moins aujourd'hui d'une expérience limite, que de l'esprit des *seventies* brisées.

Garrel est surtout un peintre. Qui a pris le visage des femmes aimées comme territoire vierge, là où se lit la plus haute solitude. *Un ange passe*, *Voyage au jardin des morts*, *Les Hautes Solitudes*, *Le Bleu des origines*... Qu'ils soient en noir et blanc ou en couleurs, ses films sont blancs. *White Light/White Heat*. Il n'y a plus de scénario, plus d'argent, plus de dialogue. La seule chose qui ne vient pas à manquer, c'est le manque lui-même. Expérimental : le mot n'avait jusque-là jamais rimé aussi fort avec expérience.

/// PHILIPPE AZOURY, "PHILIPPE GARREL, L'ENFANT SECRET DE LA MODERNITÉ", PROGRAMME DE LA CINÉMATHEQUE FRANÇAISE, MAI-JUIN 2004

Les Residents et la "Freak Scene"

Le cas des Residents est l'un des plus significatifs du courant post-punk américain. Basés à San Francisco depuis le début des années 70, qui fait depuis longtemps concurrence à New York en tant que centre d'expérimentation artistique et pôle d'attraction des modes de vie alternatifs, ils sont imprégnés du glorieux passé de cette métropole déjà associée aux poètes beat et à l'apparition des hippies.

/// ÉDOUARD MONNET

THIRD REICH AND ROLL DE THE RESIDENTS

États-Unis/1977/noir et blanc/5'/16 mm

HELLO SKINNY DE GRAEME WHIFLER

États-Unis/1980/couleur/5'/16 mm/avec The Residents

MAN IN THE DARK SEDAN DE GRAEME WHIFLER

États-Unis/1980/couleur/5'/16 mm/avec Snakefinger

ONE MINUTE MOVIES

DE GRAEME WHIFLER & THE RESIDENTS

États-Unis/1980/couleur/5'/16 mm/avec The Residents

JINX DE GRAEME WHIFLER

États-Unis/1981/couleur/4'/16 mm/avec Tuxedomoon

WHY ARE WE HERE ? DE GRAEME WHIFLER

États-Unis/1981/couleur/3'/16 mm/avec MX-80 Sound

THE EVENING'S YOUNG DE DIETER MEIER

États-Unis/1982/couleur/3'/16 mm/avec Yello

SONGS FOR SWINGING LARVAE DE GRAEME WHIFLER

États-Unis/1982/couleur/6'/16 mm/avec Renaldo & the Loaf

avant-première

JOY DIVISION

DE GRANT GEE

États-Unis-Grande-Bretagne/2006/couleur/1h33/vostf/vidéo

avec Bernard Sumner, Peter Hook, Stephen Morris,

Peter Saville, Tony Wilson, Anton Corbijn

musique : Joy Division, Nau Ensemble, NF Porter, New Order

Le documentaire explore l'impact du mythique groupe de rock sur la ville dont il est originaire, Manchester, ainsi que sur ses millions de fans avant et après le suicide de son lea-

der charismatique, Ian Curtis, le 18 mai 1980. Pour réussir ce tour de force, Grant Gee s'est entouré d'un remarquable monteur Jerry Chater, qui réussit à donner un rythme soutenu à l'ensemble. « *C'est un musicien, explique le réalisateur, autant qu'un monteur, et les films que nous faisons ensemble finissent toujours par intégrer un fort des-ign sonore.* » À coup d'archives inédites et d'interviews des membres survivants du groupe – qui opère désormais sous le nom de New Order –, *Joy division* est certainement l'un des films les plus élégants jamais réalisés sur le rock.

/// VINCENT LE LEURCH, LE FILM FRANÇAIS N° 3228, 05/10/2007

séance présentée par François Bégaudeau, journaliste, professeur et écrivain, ancien chanteur du groupe punk Zabriskie Point et auteur de l'essai *Un démocrate : Mick Jagger 1960-1969*

NICO, "I'M NOT SAYIN'" DE PETER WHITEHEAD

Grande-Bretagne/1965/noir et blanc/3'/vidéo

THE JIMI HENDRIX EXPERIENCE, "HEY JOE" DE PETER WHITEHEAD

Grande-Bretagne/1966/couleur/3'/vidéo

JIMMY JAMES & THE VAGABONDS DE PETER WHITEHEAD

Grande-Bretagne/1966/noir et blanc/10'/vidéo

ROLLING STONES, "HAVE YOU SEEN YOUR MOTHER BABY" DE PETER WHITEHEAD

Grande-Bretagne/1966/couleur/4'/vidéo

ROLLING STONES, "LADY JANE" DE PETER WHITEHEAD

Grande-Bretagne/1966/couleur/5'/vidéo

ROLLING STONES, "LET'S SPEND THE NIGHT TOGETHER" DE PETER WHITEHEAD

Grande-Bretagne/1967/couleur/3'/vidéo

ROLLING STONES, "WE LOVE YOU" DE PETER WHITEHEAD

Grande-Bretagne/1967/couleur/5'/vidéo

ERIC BURDON & THE NEW ANIMALS, "WHEN I WAS YOUNG" DE PETER WHITEHEAD

Grande-Bretagne/1967/couleur/5'/vidéo

+ FILM SURPRISE DE PETER WHITEHEAD (1h)

Cinéma de la Transgression

« Je vous promets sang, honte, douleur et extase, tels que l'on ne les a jamais encore imaginés. Personne n'en sortira indemne. » Voici ce qu'écrivit Orion Jeriko dans le *Manifeste du Cinéma de la Transgression* (1985). Derrière ce pseudonyme se cache en fait le personnage provocant de Nick Zedd, fervent cinéophile, inspiré tout autant par les actionnistes viennois que par une certaine tradition du cinéma underground américain (Jack Smith, Ed Wood...). Après l'échec cuisant de son unique long métrage, *They Eat Scum* (1979), Nick Zedd cherche à acquérir la notoriété et s'entoure de jeunes artistes partageant son dégoût pour l'académisme du cinéma hollywoodien et son rejet de l'Amérique Reaganienne bien pensante. Il crée alors le « *Cinéma de la Transgression* » ou « *Cinéma Invisible* », du fait du désintérêt profond des médias alors, et en fait la promotion à travers le fanzine *The Underground Film Bulletin*. Parmi ses comparses : Richard Kern, Tommy Turner, Casandra Stark, Lung Leg, Manuel DeLanda... Si Nick Zedd donne pour unique définition de ce mouvement un simple mais efficace « *Fuck You* », c'est parce qu'il est difficile de le décrire simplement ou d'en édicter les règles. Certes, il s'agit de courts filmés en vidéo et super-8. Certes, l'essentiel de ces courts mêle humour noir, violence, gore, pornographie, déviances de toutes sortes. Ils sont aussi le témoignage sans fard de la jeune et prolifique population ayant investi le quartier pauvre de l'East Village à New York, de leur survie au quotidien. Enfin, ils sont le fruit d'une étroite collaboration dans laquelle chacun participe aux films des uns et des autres, occupant tour à tour diverses fonctions. Cependant, ces réalisateurs ne se ressemblent pas et les films ne suivent pas de charte précise. Chacun y est parfaitement libre. Richard Kern, lui, y voit l'influence du dadaïsme, de Warhol et du punk, ou plus directement de son héritière, la No Wave, scène musicale issue, elle aussi, de l'East Village. Cette musique dissonante aux accents jazz prône l'improvisation et la rupture, et rejette tout académisme comme le Cinéma de la Transgression. D'ailleurs, musiciens et réalisateurs sont amis et collaborateurs (Foetus signe la musique des films de Kern à de nombreuses repré-

ses). Parmi les groupes : The Lounge Lizards, DNA, The Bush Tetras, et bientôt les Sonic Youth. Et surtout les Teenage Jesus and the Jerks ou Eight Eyed Spy, menés par l'égérie punk Lydia Lunch. Comme Kern, elle est fascinée par la notion de voyeurisme, la violence, une certaine vision de la femme, ou encore l'ambiguïté de nos désirs et les limites imposées à la sexualité. On les retrouve dans *Submit to Me*, *Fingered*, *The Right Side of My Brain*... où Kern filme les fantasmes de la belle, lui valant les foudres des féministes qui n'ont sans doute pas perçu combien de tels films nécessitent amitié, confiance et respect. Et c'est toujours avec un plaisir coupable que l'on se soumet à ces petits bijoux.

/// ANGÉLIQUE BOSIO

LUNDI 11 FÉVRIER

ÉCRAN 2 21:15

séance suivie d'une rencontre avec
Lydia Lunch, animée par **Angélique Bosio**,
réalisatrice du documentaire *Lik your Idols*

THE WILD WORLD OF LYDIA LUNCH DE NICK ZEDD

États-Unis/1983/couleur/23'/vostf/vidéo
avec Lydia Lunch, musique : Lydia Lunch

THE RIGHT SIDE OF MY BRAIN DE RICHARD KERN

États-Unis/1985/noir et blanc/25'/vostf/vidéo
avec Lydia Lunch, Clint Ruin, Henry Rollins
musique : Lydia Lunch et Lucy Hamilton

SUBMIT TO ME DE RICHARD KERN

États-Unis/1986/couleur/10'/vo/vidéo
avec Lydia Lunch, Cruella Deville, Audrey Rose, Richard Kern
musique : The Butthole Surfers

DEATH VALLEY '69 DE RICHARD KERN, JUDITH BARRY ET SONIC YOUTH

États-Unis/1986/couleur/6'/vo/vidéo
avec Sonic Youth et Lydia Lunch, Lung Leg, Tom Turner

FINGERED DE RICHARD KERN

États-Unis/1986/noir et blanc/25'/vostf/vidéo
avec Lydia Lunch, Lung Leg, Marty Nation
musique : Clint Ruin, Norman Westberg, Lydia Lunch

SUBMIT TO ME NOW DE RICHARD KERN

États-Unis/1987/couleur/19'/vo/vidéo
avec Lydia Lunch, Tom Turner, Audrey Rose, Nick Zedd
musique : Chipsk, Scraping Foetus, Lydia Lunch/Thurston Moore, Black Snakes, Off The Wheel

mardi

12

FÉVRIER

ÉCRAN 1 > 17:30

SAILOR ET LULA

WILD AT HEART

DE DAVID LYNCH

États-Unis/1989/couleur/2 h 07/vostf/35 mm/

interdit aux moins de 12 ans

avec Nicolas Cage, Laura Dern, Diane Lane, Willem Dafoe, Isabella Rossellini

musique : Angelo Badalamenti, Elvis Presley, Chris Isaak, Powermad, David Lynch, Mike Stoller

Le road-movie de David Lynch dévale à tombeau ouvert une route semée d'embûches et de gags, vire sur les chapeaux de roues du morceau de bravoure horrifique au blues des grands espaces du *deep south* américain.

Sur cette route s'enfuient Sailor, loubard au grand cœur et à la veste en peau de serpent, et Lula, son infantile et lascive bonne amie – il faut avoir vu Nicolas Cage chanter "Love me tender" debout sur le capot de sa décapotable, la mimique de Laura Dern quand son soupirant éclate littéralement la cervelle d'un casse-pieds pour ses beaux yeux. Ce gracieux couple tente d'échapper au mauvais sort lancé contre lui par la terrible maman de la donzelle, sous la forme d'un privé glauque et d'une bande d'infâmes malfrats [...]

Au dernier jour d'un Festival de Cannes plutôt austère, le public poussait un soupir de volupté en découvrant cet opéra bariolé et farfelu, filmé d'une caméra tonique et roublarde, qui mêle allègrement réminiscences de *Magicien d'Oz* et tempo rock'n'roll. Sentiment partagé par le jury qui lui attribuait une palme d'or un tantinet provocatrice, mais nullement imméritée.

/// JEAN-MICHEL FRODON, *LE MONDE*, 25/10/1991

avant-première

KURT COBAIN: ABOUT A SON
D'AJ SCHNACK

États-Unis/2006/couleur/1h37/vostf/vidéo

musique : Steve Fisk, Bad Brains, The Breeders, The Butthole Surfers, Creedence Clearwater Revival, David Bowie, Iggy Pop, The Melvins, Teenage Fanclub, The Vaselines

Kurt Cobain: About a Son, du réalisateur américain AJ Schnack, est un récit biographique par la voix même de l'ex-leader du groupe Nirvana, qui s'est suicidé le 5 avril 1994 à son domicile de Seattle. Peu de cinéastes sont allés aussi loin dans l'introspection outre-tombe d'une star du rock. « *Il y a déjà eu des portraits de Kurt, mais ils mettaient tous en scène les témoignages d'autres gens: des amis, des connaissances. Je voulais juste laisser Kurt parler, une bonne fois pour toutes* », explique Schnack.

[...] À partir de vingt-cinq heures d'interviews inédites enregistrées entre décembre 1992 et mars 1993 par le journaliste Michael Azerrad, l'auteur s'immisce dans les abîmes parfois insondables de l'icône grunge. Ses pensées, sa région, ses relations avec ses proches, ses influences musicales. L'occasion de partir sur les traces d'un artiste fulgurant au destin énigmatique.

/// LAUREEN ORTIZ, *LIBÉRATION*, 10/10/2007

Diffusion en boucle dans le hall de l'Écran

du 6 au 12 février

EMPIRE II

D'AMOS POE

États-Unis/2007/couleur/3h00/vo/vidéo/inédit

musique : Patti Smith, Jim Carrol, Jeff Buckley, Debbie Harry, Cat Power, Nico, Brian Eno

Un an de la vie de New York City vue de la fenêtre et de la terrasse d'un homme.

« *Ce film s'est inspiré du classique film underground d'Andy Warhol, Empire, d'une durée de huit heures tourné en 1965, des cent chants du poème épique de Dante, La Divine Comédie, du chef-d'œuvre sensationnel de 1927 de Walter Ruttmann, Berlin, Symphonie d'une grande ville, et du David de Michelangelo Buonarroti, chef-d'œuvre de la Renaissance mesurant dix mètres. À la mémoire d'Ingmar Bergman et de Michelangelo Antonioni* » AMOS POE

MARDI 12 FÉVRIER

ÉCRAN 1 20:00

séance suivie du concert de
The Magnetix

avant-première

VIOLENT DAYS DE LUCILE CHAUFOUR

France/2003/noir et blanc/1h44/35 mm

avec Frédéric Beltran, Franck Musard, François Mayet, Serena Lunn et les groupes Flying Saucers, Bad Crows, Hilbilly Cats
musique : Lucile Chaufour, Thomas Couzinié, Bill Flagg, Bunker Hill, Ray King, Willie Dixon, Muddy Waters, Carl Perkins, Eddy Cochran, Gene Vincent, Flying Saucers, Buddy Holly

Une bande de potes est soudée autour de son amour pour le rock'n'roll des années 50 et son appartenance à la classe ouvrière. Ce week-end, le groupe, accompagné de la petite amie de l'un d'eux qui leur sert plus ou moins ouvertement de souffre-douleur, a décidé de prendre la route jusqu'au Havre afin d'assister à un concert. Toute la communauté rockabilly s'y retrouve. La bière et la bagarre sont aussi au rendez-vous.

Ni réactionnaire, ni franc-tireur, cette fiction reste néanmoins à part, en particulier par sa manière d'antidater le propos. La réalisatrice utilise pertinemment un noir et blanc qui ne permet pas vraiment de situer le film dans le temps. L'évocation d'un milieu ouvrier, fragilisé encore davantage par les mutations économiques de ces dernières décennies, veut donc rejoindre naturellement celle du milieu rockabilly, un culte formé justement par des prolétaires, souvent moqués et évoluant en autarcie.

Utilisant le témoignage des protagonistes, face caméra ou en voix off, afin de nourrir le propos, Lucile Chaufour s'avère plus percutante que si elle s'obligeait à construire d'entières scènes de fiction pour parvenir au même résultat. Il en résulte un film où, effectivement, la volonté d'une évocation frontale se marie bien à la violence désœuvrée qui baigne cette classe de mal-aimés. Enfin et surtout, il réussit à émerger de cette noirceur et de cette désuétude mélancolique un beau et tragique portrait de femme, incarnée par Serena Lunn. /// JULIEN WELTER, ARTE

concert The Magnetix (Born Bad Records)

Duo masculin-féminin tout ce qu'il y a de plus originel, guitare-batterie, nous venant de Bordeaux, The Magnetix se foutent du bon goût et proposent un rock ghetto garage où la musique redevient l'essence de ce style contestataire.

MARDI 12 FÉVRIER

ÉCRAN 2 20:45

LAST DAYS DE GUS VAN SANT

États-Unis/2005/couleur/1h37/vostf/35 mm

avec Michael Pitt, Asia Argento, Lukas Haas

musique : Mirror/Dash, Michael Pitt, The Velvet Underground, Janquin, Hildegard Westerkamp

Comme *Elephant* et *Gerry*, *Last Days* est inspiré de faits réels relatés dans les journaux – ici, les derniers instants précédant le suicide de Kurt Cobain. Comme ses deux frères filmiques, *Last Days* s'arrache de la glaise parfois fangeuse du fait divers pour aller stationner, comme en légère apesanteur, dans une zone intermédiaire entre réalité et fiction, fait de société et poétique personnelle, reportage à retardement et retraitement artistique. Et comme dans *Elephant* et *Gerry*, Gus s'avère ici un filmeur d'exception – et quand on parle de filmage ici, c'est comme d'un tout organique incluant le son ! Car si Van Sant crée des images, *Last Days* est aussi un film à entendre, véritable petite symphonie pour musiques, bruitages, montées et baisses du volume, chant de la nature, orchestrée avec orfèvre, qui a pour objet de nous faire ressentir le monde à travers le corps du personnage principal.

/// SERGE KAGANSKI, LES INROCKUPTIBLES N° 493, 11-17/05/2005

calendrier

mercredi 6 FÉVRIER

13:45 ÉCRAN 2

Graine de violence
de Richard Brooks/1 h 41

14:30 ÉCRAN 1

Les 5000 doigts du Docteur T.
de Roy Rowland/1 h 28

15:45 ÉCRAN 2

Scorpio Rising
de Kenneth Anger/28'

Outsiders de Francis Ford
Coppola/1 h 31

16:15 ÉCRAN 1

Le Joueur de flûte de Hamelin
de Jacques Demy/1 h 30

18:15 ÉCRAN 1

Sweet Toronto
de D.A. Pennebaker/2 h 00

18:00 ÉCRAN 2

séance en présence de Lech Kowalski

Born to Lose de Lech Kowalski/1 h 44

What Happened in New Orleans?
de Lech Kowalski/33'

20:30 ÉCRAN 1

séance suivie d'une rencontre
avec William Klein,
animée par Thierry Jousse

Little Richard de D.A. Pennebaker
et Chris Hegedus/33'

The Little Richard Story
de William Klein/1 h 30

20:45 ÉCRAN 2

séance suivie d'une rencontre avec
Patrick Grandperret et Lech Kowalski

Mona et moi
de Patrick Grandperret/1 h 30

Unfinished
de Lech Kowalski/1 h 00

jeudi 7 FÉVRIER

18:30 ÉCRAN 1

The Queen is Dead
de Derek Jarman/13'

Jubilee

de Derek Jarman/1 h 43

18:30 ÉCRAN 2

séance suivie d'une rencontre
avec Lech Kowalski

Entrées de secours

de Jérôme de Missolz/18'

D.O.A.

de Lech Kowalski/1 h 30

20:45 ÉCRAN 1

séance suivie d'une rencontre
avec F.J. Ossang

F. J. Ossang-cinématon n° 52

de Gérard Courant/4'

Le Chant des hyènes

de F.J. Ossang/5'

Le Trésor des Îles Chiennes

de F.J. Ossang/1 h 49

21:00 ÉCRAN 2

séance suivie d'une rencontre
avec Lech Kowalski,
animée par Cyril Neyrat

The Bad Brains Movie

de Paul Bishow et
John Hagerhorst/32'

Hey is Dee Dee Home

de Lech Kowalski/1 h 03

vendredi 8 FÉVRIER

14:00 ÉCRAN 2

Phantom of the Paradise
de Brian De Palma/1 h 32

14:00 ÉCRAN 1

Clean
d'Olivier Assayas/1 h 50

16:00 ÉCRAN 2

séance suivie d'une rencontre
avec Gilles Grand

**Sonic Youth, "Do You Believe
in Rapture?"** de Braden King/4'

Building a Broken Mousetrap
de Jem Cohen/1 h 03

18 h 15 ÉCRAN 2

séance présentée par Édouard Monnet

carte blanche à Vidéochroniques
Efface tout et recommence/1 h 14

20:00 ÉCRAN 1

ciné-concert
avec François Hadji-Lazaro

La Coquille et le Clergyman
de Germaine Dulac/40'

20:15 ÉCRAN 2

séance en présence d'Amos Poe

Amos Poe-cinématon n° 163
de Gérard Courant/4'

Night Lunch

d'Amos Poe et Ivan Král/30'

The Blank Generation

d'Amos Poe et Ivan Král/55'

21:00 ÉCRAN 1

séance suivie d'un débat
avec Michel Vuillemer, Marsu, Schultz,
Vérole, animée par Arno Rudeboy

Nous, enfants du rock
de Michel Vuillemer/1 h 24

suivie du concert de

La Clinik du Dr Schultz

22:30 ÉCRAN 2

séance en présence
d'Amos Poe

Unmade Beds

d'Amos Poe/1 h 15

samedi

9 FÉVRIER

14:00 ÉCRAN 1

Permanent Vacation
de Jim Jarmush/1h20

14:00 ÉCRAN 2

Andy Warhol's EPI
de Ronald Nameth/22'

**The Velvet Underground
and Nico** d'Andy Warhol/1h10

15:45 ÉCRAN 1

séance présentée par Antoine Thirion

Pink Floyd London '66-'67
de Peter Whitehead/30'

**Tonite Let's All Make Love
in London** de Peter Whitehead/1h10

16:00 ÉCRAN 2

séance suivie d'une rencontre
avec Amos Poe

The Foreigner d'Amos Poe/1h41

18:00 ÉCRAN 1

Chant sauvage: le Ménestrel
de Chaab Mahmoud/9'

One Plus One de J.-L. Godard/1h39

18:30 ÉCRAN 2

séance suivie d'une rencontre avec
F.J. Ossang et Patrice Herr Sang,
animée par Stéphane du Mesnildot

La Dernière Énigme
de F.J. Ossang/12'

Zona Inquinata de F.J. Ossang/21'

L'Affaire des Divisions Morituri
de F.J. Ossang/1h21

20:00 ÉCRAN 2

séance présentée
par Alain Dister et Edgar Garcia

Invocation of My Demon Brother
de Kenneth Anger/11'

Gimme Shelter des frères Maysles
et Charlotte Zwerin/1h30

22:00 ÉCRAN 2

séance suivie d'une rencontre
avec Lydia Lunch, animée
par Stéphanie Heuze

Black Box de Beth B. et Scott B./20'

The Offenders

de Beth B. et Scott B./1h40

22:30 ÉCRAN 1

**Led Zeppelin Live at the Royal
Albert Hall** de Peter Whitehead/1h42

dimanche

10 FÉVRIER

13:15 ÉCRAN 1

Rude Boy de Jack Hazan
et David Mingay/2h13

13:30 ÉCRAN 2

séance présentée par Édouard Monnet

carte blanche à Vidéochroniques
Rock My Religion/1h29

15:30 ÉCRAN 2

séance suivie d'une rencontre
avec F.J. Ossang

Monday Morning Countdown
de F.J. Ossang/5'

Silencio de F.J. Ossang/20'

Docteur Chance de F.J. Ossang/1h37

15:45 ÉCRAN 1

séance suivie d'une rencontre avec
Marc'O, animée par Xavier Baert

Les Idoles de Marc'O/1h30
+ film surprise de Marc'O/50'

18:15 ÉCRAN 2

séance suivie d'une rencontre
avec Philippe Puicouyoul, animée par
David Duez et Sébastien Bondetti

carte blanche à Rock'en scope

New Old
de Pierre Clémenti/1h06

La Brune et moi
de Philippe Puicouyoul/55'

Punk Fiction de Ph. Puicouyoul/4'

18:45 ÉCRAN 1

**Assassins: A Film Concerning
Rimbaud** de Todd Haynes/43'

Don't Look Back
de D.A. Pennebaker/1h35

21:15 ÉCRAN 2

séance suivie d'une rencontre
avec Amos Poe

Subway Riders d'Amos Poe/2h00

21:15 ÉCRAN 1

séance présentée par Michael Bingham

Monterey Pop
de D.A. Pennebaker/1h38

lundi

11 FÉVRIER

14:00 ÉCRAN 2

Kustom Kar Kommandos
de Kenneth Anger/3'

Christine de John Carpenter/1h50

14:15 ÉCRAN 1

Easy Rider de Denis Hopper/1h34

16:00 ÉCRAN 1

Macadam à deux voix
de Monte Hellman/1h41

16:15 ÉCRAN 2

The Blues Brothers de J. Landis/2h10

18:30 ÉCRAN 1

Bouton rouge/53'

Un ange passe de Philippe Garrel/1h19

18:45 ÉCRAN 2

Les Residents et la "Freak Scene"/36'
Joy Division de Grant Gee/1h33

21:00 ÉCRAN 1

séance présentée par François Bégaudeau

Clips de Peter Whitehead
+ film surprise / 1h38

21:15 ÉCRAN 2

séance suivie d'une rencontre avec
Lydia Lunch, animée par Angélique Bosio

Cinéma de la Transgression / 1h48

mardi

12 FÉVRIER

17:30 ÉCRAN 1

Sailor et Lula de David Lynch/2h07

18:15 ÉCRAN 2

Kurt Cobain: About a Son
d'AJ Schnack/1h37

20:00 ÉCRAN 1

Violent Days
de Lucile Chaufour/1h44
suivi du concert de
The Magnetix

20:45 ÉCRAN 2

Last Days
de Gus Van Sant/1h37

l'Écran hors les murs en Seine-Saint-Denis

Rencontre avec Amos Poe

lundi 11 février à 20:15 : **UNMADE BEDS/EMPIRE II**

Ciné 104, Pantin / 01 48 46 95 08

mardi 12 février à 21:15 : **UNMADE BEDS**

Georges Méliès, Montreuil / 01 48 70 69 13

Solo performance Lydia Lunch

dimanche 10 février à 20:00

'BLOOD IS JUST MEMORY WITHOUT LANGUAGE'

Songs of Sex, Sorrow and Rage

accompagnement musical : Ian White

traduction simultanée : Mélanie Gautier

« Ceci s'adresse à tous les blessés et traumatisés, aux survivants, à ceux qui souffrent d'un syndrome de stress post-traumatique, à ceux qui ont choisi de survivre et qui s'épuisent à esquiver les barrages et les mines, les pièges et les difficultés d'un monde qui nous oblige à nous battre bec et ongles, qui chaque jour nous force à être prêts au combat afin de garder un semblant d'équilibre mental, après une vie passée sous la torture de l'ennemi, à subir humiliation et lavage de cerveau. » **LYDIA LUNCH, EXTRAIT DE 'BLOOD IS JUST MEMORY WITHOUT LANGUAGE'**

Théâtre Gérard Philipe, Saint-Denis / 01 48 13 70 00

Ciné-concert avec François Hadji-Lazaro

samedi 9 février à 21:00

**LA COQUILLE ET LE CLERGYMAN
DE GERMAINE DULAC**

Le 9 février 1928 avait lieu au Studio des Ursulines la première de la *Coquille et le Clergyman*, une projection lors de laquelle Antonin Artaud et ses amis provoquèrent un chahut mémorable. L'occasion était trop belle cette année pour ne pas fêter dignement l'anniversaire de cette soirée mythique, 80 ans plus tard, sur les lieux mêmes de l'événement.

Studio des Ursulines, Paris / 01 56 81 15 20

Cinéma et gastronomie

du vendredi 8 au mardi 12 février

Un restaurant/bar à vin sera ouvert au public sur la place du Caquet à côté du cinéma. Ambiance cosy, assiettes gourmandes et sélection de vins.

NOUS REMERCIONS CHALEUREUSEMENT :

François Bégaudeau, Michael Bingham, Angélique Bosio, Alain Dister, Stéphane du Mesnildot, Gilles Grand, Patrick Grandperret, François Hadji-Lazaro, Thierry Jousse, William Klein, Lech Kowalski, Lydia Lunch, The Magnetics, Marsu, Cyril Neyrat, Marc'O, F.J. Ossang, Amos Poe, Philippe Puicouyoul, Arno Rudeyoul, Schultz et la Clinik du Dr Schultz, Antoine Thirion, Vérole, Michel Vuillemet

ainsi que Beth B., Scott B., Bruno Barratier, Paul Bishov, Axel Brucker, Nathalie Bujold, Lucile Chaufour, Balthazar Clémenti, Gérard Courant, Jérôme de Missolz, Vincent Deville, Eric Duyckaerts, Delphine Forest, Dominique Furgé, Philippe Garrel, Mélanie Gautier, Geraldine de Cartouche, Jack Hazan, Susan Ingraham, David E. James, Claudine Kaufmann, Richard Kern, Ghislaine Lassiaz, Nico le Pâtre, Chaab Mahmoud, Albert Maysles, Jacques Mercier, Ronald Nameth, D. A. Pennebaker, Frazer Pennebaker, Cédric Perrier, Poch, Samuel Rousseau, Lionel Soukaz, Frédéric Temps, Peter Whitehead, Nick Zedd et tout particulièrement Xavier Baert, Nicole Brenez, Patrice Herr Sang, Stéphanie Heuze, Marilyn Lours, Yuko Tanaka pour leur aide précieuse et leurs conseils

LES ARCHIVES ET INSTITUTIONS POUR LEUR CONCOURS :

la BIFI, le British Film Institute, Emilie Cauquy, Gaëlle Vidalie et la Cinémathèque française, Christophe Gauthier, Jean-Paul Gorce, Natacha Laurent et la Cinémathèque de Toulouse, Sylvie Dargnies, Dominique Thiercelin et l'INA, Kitty Cleary et le MoMA, Annie Daniels et la Société civile des producteurs phonographiques

LES SOCIÉTÉS ET DISTRIBUTEURS :

ARP, Bac Films, Julien Navarro et Carlotta Films, Ciné-Classic, Fanny Leclercq et Cinédoc, Cécilia Rose et Ciné-Tamaris, Eric Liknaitzky et Contemporary Films LTD, Electronic Arts Intermix, Odile Allard et Extintk Films, Films sans frontières, Geraldine Higgins et Hollywood Classics, Edith Martin et InSpace, Brian Belovarac et Janus Films, Killer Films, Light Cone, Lux, Mars Films, MK2 Diffusion, Montevideo, Objet de production, Caroline Martin, Sylvie Meunier et Paramount Pictures France, Jane Balfour et PH Films, Pirates Distribution, Anne-Cécile Roland et Pretty Pictures, Andrée Davis Boyer et les Productions David Boyer, Sidetrack Films, Sony Pictures Distribution, Christophe Clavert et Supersonic Glide, Guy Chantini, Vincent Dupré et Théâtre du temple, Catherine McRae et Truckstop Media, Tony Lytle et Whaley-Malin Productions

JB Wiz et Born Bad Records, Jacky Evrard, Arlène Groffie et le Ciné 104, Fabienne Moris, Jean-Pierre Rehm et le FID Marseille, Serge Fendrikoff, Stéphane Goudet et le Georges Méliès, Stéphane Gotkovsky et la Lune Rousse, Jeffrey Bledsoe et les Rencontres internationales de cinéma à Paris, David Duez, Sébastien Bondetti et Rock'en scope, Édouard Monnet, Carole Novara et Vidéochroniques, Edgar Garcia et Zebrook

Laurence Dupouy-Veyrier, Carole Spada et toute l'équipe de la Direction des Affaires Culturelles de la ville de Saint-Denis, les Services municipaux de la ville de Saint-Denis

Isabelle Boulrod, Pierre Gac, Malika Jaffri et le Conseil Général de la Seine-Saint-Denis

Alain Losi et la Région Île-de-France, Catherine Berthelot et la DRAC

Laurence Reymond et Fluctuat.net, Yannick Mertens et Les Inrockuptibles, Catherine Cordonnier et Libération, Emma et Radio Nova

l'Écran

place du Caquet 93200 Saint-Denis

Pour vous y rendre facilement :

Métro

Basilique de Saint-Denis/ligne 13

Le cinéma est situé à la sortie du métro

En voiture

Aux abords de Saint-Denis,

prendre direction

Saint-Denis Centre – Parking Basilique

tarif 1,50 euros les 2 heures

Renseignements 01 55 87 21 84

Réservation scolaires 01 49 33 63 73

Télécopie 01 49 33 63 32

lecran.stdenis@club-internet.fr

Tarifs de la manifestation :

6,00 € plein tarif

5,00 € tarif réduit

4,00 € tarif abonnés

2,50 € tarif groupes scolaires

7,00 € concerts, ciné-concert

16,00 € forfait 4 séances (hors concerts, ciné-concert)
+ soirée de clôture

L'équipe

Fondateur de "EST-CE AINSI

QUE LES HOMMES VIVENT ?" : Armand Badéyan

Directeur de l'Écran : Boris Spire

Chargé de la programmation : Olivier Pierre

Coordinateur pour les pays anglophones : James Schneider

Responsable jeune public : Carine Quicelet

Chargé de production : Olivier Eloy

Secrétaire de production : Pauline Le Pallec

Assistants de production : Gaël André, Catherine Peu

Assistants de production adjoints : Juliette Grimont,

Loïc Rieunier, Hélène Rosiaux

Attachée de presse : Géraldine Cance

Médiation culturelle : Amel Dahmani

Responsable de la programmation de l'Écran,

relations publiques : Catherine Haller

Chargé de communication : Laurent Callonnec

Sous-titrage : Francisco Baudet

Secrétariat : Pauline Le Pallec, Monique Tremel

Caisse : Odette Girard, Chloé Rouzier,

Marie-Michèle Stéphane

Accueil du public : Julien Bardot, Sylvvy Donati,

Salim Laouar, Benoît Pezzana

Projection : Achour Boubekour, Patrice Franchetti,

Marie-Pierre Lagarrigue, Mélanie Tintillier,

Serge Vila

Catalogue

Textes et iconographie : Olivier Pierre assisté
de Pauline Le Pallec

Conception graphique : Anabelle Chapô,

Marie-Armel Le Bourhis

Visuel : Poch, www.poch.tk

Impression : TAAG

www.combatrock.fr

Collection
**road
movie**

**Libération
CINÉ**

**6,40 €
le DVD**

7,60 € avec Libération
En vente chez votre marchand
de journaux pendant une semaine



Avec Duel
le livre de la collection*



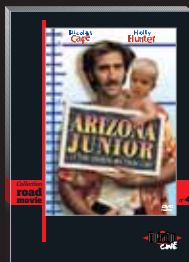
*Une collection
de 10 films cultes*

1 Le 12 janvier
Duel
de Steven Spielberg

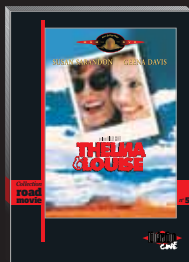
2 Le 19 janvier
Gloria
de John Cassavetes



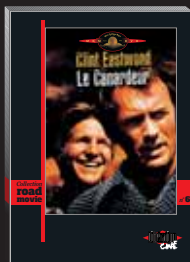
3 Le 26 janvier
La Dernière Cavale
de Kiefer Sutherland



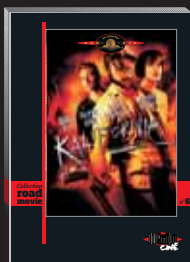
4 Le 2 février
Arizona Junior
de Joel Coen



5 Le 9 février
Thelma & Louise
de Ridley Scott



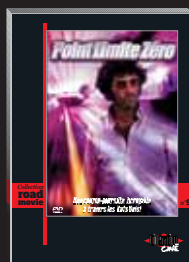
6 Le 16 février
Le Canardeur
de Michael Cimino



7 Le 23 février
Kalifornia
de Dominic Sena



8 Le 1^{er} mars
Sugarland Express
de Steven Spielberg



9 Le 8 mars
Point limite Zéro
de Richard Sarafian



10 Le 15 mars
Radio on
de Christopher Petit

*A partir du 19 janvier vous pouvez commander, dans la limite des stocks disponibles, le livre de la collection avec le DVD Duel sur : www.liberation.fr



*Duel ©1971 Universal Studios. All rights reserved. •Sensational Express ©1974 Universal Studios. All rights reserved. •Gloria ©1960 Columbia Pictures Industries, Inc. Tous droits réservés. ©2001 Les Derniers Canards ©1997 Columbia Pictures Industries, Inc. Tous droits réservés. •Kalifornia ©1988 Home Video. Tous droits réservés. •Arizona Junior ©1987 Twentieth Century Fox Film Corporation. All rights reserved. ©2001 Twentieth Century Fox Home Entertainment LLC. All rights reserved. •Thelma & Louise ©1991 Metro-Goldwyn-Mayer Studios, Inc. All rights reserved. Distributed by Twentieth Century Fox Home Entertainment LLC. •Le Canardeur ©1976 Metro-Goldwyn-Mayer Studios, Inc. All rights reserved. Distributed by Twentieth Century Fox Home Entertainment LLC. •Point limite Zéro ©1974 Twentieth Century Fox Film Corporation and related entities. •Kalifornia ©1988 Twentieth Century Fox Film Corporation and related entities. •Radio on ©1998 Metro-Goldwyn-Mayer Studios, Inc. All rights reserved. Distributed by Twentieth Century Fox Home Entertainment LLC. •DUEL ©1971 Universal Studios. All rights reserved. •Sensational Express ©1974 Twentieth Century Fox Film Corporation. All rights reserved. •Point limite Zéro ©1974 Twentieth Century Fox Film Corporation and related entities. •Point limite Zéro ©1974 Twentieth Century Fox Film Corporation. All rights reserved. ©2001 Twentieth Century Fox Home Entertainment LLC. All rights reserved.